le monde libertaire
ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE
Mensuel. — N° 33. — DECEMBRE 1957 PRIX : 30 FRANCS 3, rue Ternaux, PARIS 11e

Après la grève de novembre

Les fonctionnaires malades du « coefficient »

LA grève des fonctionnaires du 19 novembre n'éclairera pas cette journée d'un lustre historique. Rien de nouveau dans l'action, rien de décisif dans la conclusion. Dans l'âme d'un vieux syndicaliste, le souvenir n'y restera que le temps d'une égratignure irritante et d'un spasme de satisfaction.

par Roger HAGNAUER

Ces arrêts de vingt heures, par leur étendue et leur généralisation prennent de plus en plus un caractère symbolique et rituel, et provoquent beaucoup moins d'émotion dans le public et les administrations que « l'abstention aux commissions d'examens » ou « l'application des règlements »... autrefois... lorsque seuls les postiers avaient eu la force d'engager des grèves illimitées. C'est au progrès que utiliser l'arme spécifiquement ouvrière. Encore faut-il en user dans une bataille incertaine et ne pas en abuser dans la démonstration sans surprise.

Mais on se réjouit de cette affirmation d'unité, dans la revendication et l'action. C'est sans doute le résultat positif essentiel de la journée. Car l'accord n'a pu se réaliser que sur le thème de la revalorisation des traitements. Ce qui veut dire que les syndicats de fonctionnaires ont manifesté POUR LE SALAIRE et non POUR LE COEFFICIENT.

×

C'est bien la signification publique de cette journée. Mais le même geste n'a-t-il pas exprimé deux aspirations différentes, sinon opposées ?

D'une part, le mécontentement ordinaire du salarié dont le salaire n'est plus au niveau de la consommation. Les fonctionnaires réagissent exactement comme les autres travailleurs : qu'il s'agisse d'assurer un minimum vital ou de défendre les avantages acquis.

D'autre part, le mécontentement du fonctionnaire supérieur qui, par référence aux rémunérations attribuées aux actionnaires des entreprises nationalisées ou privées, se juge devaluée matériellement et discréditée moralement. Vieux conflit entre l'administrateur et le technicien dont l'acuité s'accrave en notre temps d'étatisme, d'expansion économique, d'ambition technocratique. Les mêmes normes qui l'efficience technique ils souffrent pratique. Quant aux professeurs, de leur influence médiocre sur la réalité présente — soit que seul l'Université s'adapte mal au monde actuel soit parce que le maître est oublié, lorsque l'élève entre dans la population active.

×

Ces deux tendances fondamentales expliquent les contradictions qui se révèlent dans le mouvement des fonctionnaires. Depuis plus de cinquante ans, et plus intensément depuis trente-cinq ans, on veut élever le niveau de vie de toute la Fonction publique — et surclasser au sein de celle-ci des catégories très déprécies. En période d'instabilité monétaire et de hausse des prix, la revalorisation des traitements s'impose d'urgence au bas de l'échelle — mais sa réalisation aboutit à ce que l'on appelle d'un terme quelque peu « dramatisant » « l'écrasement de la hiérarchie ».

Pendant l'entre-deux-guerres, on avait réalisé la péréquation générale des traitements et établi les « parités » des catégories aux titres équivalents. Et cependant, on accordait des indemnités de cherté de vie, des suppléments provisoires... « uniformes » aux termes de longues périodes d'agitation. Une indemnité de résidence dont l'assiette était assez peu équitable, avait au moins l'avantage de son montant unique pour tous les fonctionnaires exerçant dans la même ville.

Le statut général des Fonctionnaires, élaboré sous le patronage de M. Maurice Thorez (1), voté en 1946, et la grille de reclassement de 1948 introduisirent un système jugé définitif, assurant l'automatisme des revalorisations et des reclassements, réduisant les syndicats au rôle de machines enregistreuses et de compagnies d'assurances.

Deux principes : le traitement de base est fixé à 120 % du salaire minimum vital — chaque fonctionnaire selon sa catégorie, ses titres, sa classe d'ancienneté s'évalue par un coefficient hiérarchique.

Injustice à la base : rien ne justifie cette bonification de 20 % du salaire minimum. Consécration et renforcement des inégalités, le long de l'échelle. On se plaignait autrefois des promotions, des indemnités des primes... qui s'ajoutaient au salaire ou au traitement. Mais l'augmentation de ceux-ci pouvait diminuer la valeur relative de celles-là. Impossible avec le coefficient qui multiplie et donc alourdit toujours les différences (2).

D'ailleurs, le système n'a pas résolu les contradictions. La base 120 de l'échelle n'atteint pas les 100 du salaire minimum interprofessionnel. C'est elle seule qui est coefficiente, mais au dernier échelon, les petits traitements sont majorés d'indemnités de revalorisation.

(1) Il n'est pas inutile de rappeler que les cocos de Staline et de Khrouchtchev accordent fort bien leurs démagogiques campagnes pour les « humbles » avec leur volonté plus discrète d'avantager les cadres. L'U.R.S.S. leur offre le modèle de la plus haute échelle des salaires du monde.

(2) Vérification numérique. « vécue ». Avant-guerre, à un traitement de 15.000 fr. s'ajoute une indemnité de 5.000 fr. (soit le quart de la rémunération totale). Le traitement monte à 20.000 fr., l'indemnité reste invariable et tombe au cinquième du total.

Après guerre : 200.000 fr. au coefficient 100 — 400.000 fr. au coefficient 200 — (différence : 200.000 fr.). Le premier passe à 220.000 fr.; le second monte donc à 440.000 fr. (différence 220.000 francs). 1.000 fr. de plus par mois à la base donne **11.000 fr. de plus au sommet.** C'est tellement simple que c'est méprisé par des révolutionnaires trop intelligents. Et le coefficient joue dans les industries comme dans les administrations.

(suite page 3)

EDITO

RESTER indifférent aux luttes sanglantes qui opposent les tendances, au cœur du drame algérien, est attitude de sénateur. Le délicat devoir du révolutionnaire est d'opter. Il est trop simple, souvent trop lâche, sous le prétexte que la revendication nationaliste est malfaisante, de se refuser à s'engager. Des hommes meurent, sont torturés, des hommes de tout bord, mandataires d'aspirations populaires, parce que le silence sanctionne le crime.

Les doctrinaires, confortablement installés dans leur certitude, spectateurs blasés d'avoir raison, sont les complices d'une brutale répression, qui ne vise, au-delà des frontières et des races que l'Homme libre.

Il ne s'agit pas d'adhérer à l'une ou l'autre des fractions. L'efficacité, cette duperie, n'est pas en cause. Les unités bâties sous l'équivoque tournent toujours à l'avantage des plus pervertis. Mais c'est la charge du révolutionnaire, dans le choc de classes qu'est la guerre d'Algérie, de seconder ce qu'il y a de plus pur, le militant syndicaliste.

Quels que soient les antagonismes des clans, ils savent toujours faire le front commun pour museler la révolte des travailleurs.

Le F.L.N., dont le seul « patriotisme » tient lieu de programme. Le F.L.N. pour qui MM. Dulles, Irwing Brown, les staliniens et leurs marsouins n'ont que des sourires. Ce F.L.N. condamne les attentats contre les « personnalités », mais revendique l'assassinat de Ahmed Bekhat, leader du syndicalisme algérien. Parbleu ! Porter le conflit à un échelon plus élevé serait vouer les notables à une insécurité permanente. Tandis que la balle dans la nuque est, sous toutes les latitudes, le lot du vulgaire. Ainsi, les huit musulmans guillotinés, la semaine passée à Alger, sont tous membres de l'Union Syndicale des Travailleurs Algériens. Ben Bella « personnalité » est dans sa prison, et les syndicalistes dans le panier de son.

Hasard ? Non ! Choix délibéré !

La collusion circonstancielle du F.L.N. et de la justice n'est pas fortuite. A Senlis, deux trotskystes, Renard et Monnier, militants du groupe Unité Syndicale, qui protégeaient deux de leurs camarades algériens, Bansid et Abdel Kader, traqués par les gangs du F.L.N., sont arrêtés et poursuivis pour atteinte à la sûreté de l'Etat. Décision scandaleuse d'une justice partisane. Qui portait atteinte à la sécurité de l'Etat ? Les tueurs à gages ou les hommes menacés ?

A la vérité, certains responsables du ministère de l'Intérieur, qui tiennent l'indépendance de l'Algérie pour inévitable, s'allient avec les interlocuteurs les plus conformistes pour éviter que le futur Etat algérien ait une structure qui échappe à leur contrôle.

Les syndicalistes révolutionnaires ne doivent plus tolérer ce sordide marché, dont la facture s'acquitte avec le sang de leurs frères. Ces frères qui sont l'espoir d'une révolution universelle.

UN APPEL d'Albert CAMUS

Nous publions, en accord avec nos camarades de la « Révolution prolétarienne », un appel d'Albert Camus paru dans cette excellente revue. — N.D.L.R.

Octobre 1957.

Puisque je m'adresse à des syndicalistes, j'ai la question à leur poser et à me poser. Allons-nous laisser assassiner les meilleurs militants syndicalistes algériens par une organisation qui semble vouloir conquérir, au moyen de l'assassinat, la direction totalitaire du mouvement nationalien ? Les cadres algériens, dont l'Algérie de demain, quelle qu'elle soit, ne pourra se passer, sont ramassés (et nous avons nos responsabilités dans cet état de choses). Mais parmi eux, au premier plan, sont les militants syndicalistes. On les tue les uns après les autres, et à chaque victime qui tombe l'avenir algérien s'enfonce un peu plus dans la nuit. Il faut le dire au moins, et le plus haut possible, pour empêcher que l'anticolonialisme devienne la bonne conscience qui justifie tout, et d'abord les tueurs.

Albert CAMUS.

le monde libertaire

De dernier quart d'heure en dernier quart d'heure

VOICI LA FIN D'UN MENSONGE

DANS l'équilibre instable d'un monde livré à une gigantesque compétition impérialiste, la France s'épuise dans une course hors de ses possibilités. Inexorablement, la bêtise et la lâcheté de ses hommes politiques l'entraînent vers l'abîme au fond duquel s'évanouirent ses derniers rêves de « grandeur ».

...De cette fausse grandeur édifiée à la pointe des baïonnettes, dans le sang et la misère des peuples indigènes conquis, opprimés, asservis et exploités.

Tout a une fin. Le Crime, à longue échéance, ne paye pas. Comme l'Espagne hier, dépouillée de ses colonies après les avoir dépouillées de leurs richesses, la France en fait aujourd'hui la cruelle expérience.

L'affaire des livraisons d'armes anglo-américaines à la Tunisie vient illustrer cette dramatique glissade vers le grand néant de l'Histoire où gisent, ensevelis dans le linceul de leurs gloires oubliées et la poussière des siècles, les « empires » défunts.

Aussi bien, ce qui donne à ce drame de la décadence les allures d'une tragédie sans noblesse, ce sont moins les événements eux-mêmes que l'espèce de bouffonnerie sanglante dont les entrobent les quelques douzaines de cuistres aux prétentions d'hommes d'Etat, responsables — si rose ainsi m'exprimer ! — des destinées de notre pays.

par Maurice FAYOLLE

Car, en vérité, parmi ces polichinelles de la Politique au verbe pompeux, la plupart, et non des moindres, aussi bien de « droite » que de « gauche », ne se font pas la moindre illusion sur l'issue finale de l'affaire algérienne : c'est-à-dire la reconnaissance, implicite ou explicite, de l'indépendance. Mais, en public comme aux postes gouvernementaux, ces mêmes hommes parlent et agissent comme s'ils croyaient encore au miracle.

La bêtise le dispute ici à la lâcheté pour atteindre les sommets de l'inconscience. Sans courage comme sans envergure, incapables de se libérer des « tabous » en honneur dans leur milieu, ces hommes se sont laissé acculer aujourd'hui dans l'impasse algérienne comme hier dans l'impasse indochinoise.

Après trois années d'illusionnisme et de mensonges, la livraison d'armes anglo-américaines à la Tunisie est venue brutalement déchirer le voile. Elle signifie clairement que nos « alliés » atlantiques ne sont plus disposés à laisser « pourrir » la question algérienne.

La pompeuse et grandiloquente indignation de nos officiels est grotesque. Grotesque parce que cet événement ne constitue pas une surprise. Grotesque parce que sans moyen de s'exprimer autrement que par des mots. Mais au-delà de ce camouflet se dessine une nouvelle orientation de la politique britannique.

Dans ce pays — l'Angleterre — où le ridicule tue encore, Eden a disparu dans les oubliettes politiques après l'impossible expédition de Suez. Renversant la vapeur, Mac-Millan, tente aujourd'hui une manœuvre de grand style dont l'objet est d'imposer la participation anglaise à la direction américaine du « monde libre ». Cette politique suppose aussi bien l'abandon de la fameuse « Entente Cordiale » que de l'intégration, même limitée à l'Europe.

Dans l'affaire des livraisons d'armes, la Grande-Bretagne a pris l'initiative. Par là, elle a voulu contraindre le partenaire américain à ce partage « directorial » dont elle rêve. Du même coup, elle a pris pied en Tunisie. Soyons sûrs que les armes anglaises seront suivies de techniciens britanniques : la Schell ne saurait se désintéresser des pétroles du Sahara !

L'Amérique, elle, sous l'impulsion de Dulles suit une politique purement empirique. Les décisions parfois contradictoires se succèdent, non en fonction d'une politique définie, mais au jour le jour en fonction des événements. Dominée par la hantise d'une expansion russe, hantise que vient d'exacerber la ronde des spoutniks, l'Amérique n'a qu'un souci : barrer la route à l'influence soviétique. C'est pourquoi, après avoir hésité, Dulles s'est brusquement décidé à la seule annonce qu'un bateau égyptien chargé d'armes russes faisait route vers Tunis.

(Suite page 3)

LES AMIS DE SÉBASTIEN FAURE

Célébrent, Salle des Sociétés Savantes, 8, rue Danton, Paris (6e)
(Métro : St-Michel ou Odéon)

LE SAMEDI 7 DECEMBRE A 20 H. 30

LE CENTENAIRE DE SÉBASTIEN FAURE

UN HOMME, UNE VIE, UNE ACTION

Sous la présidence de Jeanne HUMBERT (de la Grande Réforme)

Ch.-Aug. BONTEMPS, des Cahiers Francs,
Robert JOSPIN, du Mouvement Pacifiste,
Emile KAHN, de la Ligue des Droits de l'Homme,
Aristide LAPEYRE, de la Fédération Anarchiste,
André LORULOT, de la Libre Pensée,
Maurice LAISANT dira une page de Sébastien Faure.

Sans distinction d'opinion, tous les amis du grand orateur libertaire seront présents.

ENTREE LIBRE

SÉBASTIEN FAURE

NOUS n'entretenons pas ici le goût de la vedette, nous ne pratiquons pas (bien au contraire) le culte de l'idolâtrie. Qu'il s'agisse des morts ou des vivants, nous nous efforçons de voir les êtres tels qu'ils furent ou tels qu'ils sont, sans verres déformants, propres à les grandir ou à les défigurer.

Sébastien Faure ne fut pas un surhomme mais un homme, avec tout ce que cela comporte de sensibilité humaine, et le compliment n'est pas mince dans un monde où « l'homme » est si rare.

Et dès qu'il eut balayé les préjugés religieux et sociaux qui avaient bercé sa jeunesse, il sacrifia joyeusement tous les avantages matériels auxquels il pouvait prétendre pour se donner tout entier à l'Idéal

par Maurice LAISANT

Dans ce mois qui précède celui de son anniversaire, nous sommes fiers, nous qui appartenons à la famille anarchiste qui fut la sienne, nous qui nous compterons parmi ses fils spirituels, nous qui sommes les héritiers moraux du journal qu'il fonda avec Louise Michel, nous qui avons réalisé ce rêve qui fut le sien de réunir dans une même organisation les anarchistes de toutes tendances, nous sommes fiers, disje, de célébrer son centenaire et de poursuivre l'idéal et le combat anarchiste.

Né dans une famille aisée, doué d'un talent de parole exceptionnel, riche de connaissances, nous sommes fiers, disje, qui devait rester le sien jusqu'à sa mort.

Un des traits les plus remarquables de sa vie, c'est d'avoir su conserver, aux heures troubles où les esprits s'égarent, la tête froide et le jugement clair.

Au lendemain du procès des trente, alors que les anarchistes sont menacés, traqués, réduits au silence, il est le premier et l'un des seuls à tirer profit de l'affaire Dreyfus pour faire entendre la voix des libertaires.

En 1914, dans le délire patriotique général, il se refuse à justifier la guerre et le manifeste des seize paraît sous sa signature.

Mieux il ne cesse de combattre par la parole et par l'écrit la folie ambiante.

En 1918 il ne se laisse pas troubler davantage par les remous de la révolution russe et alors que tant de camarades sont prêts à rejoindre le parti communiste et à justifier la dictature du prolétariat, il dénonce l'imposture et rappelle les éléments essentiels de l'anarchie.

La révolution espagnole lui donne le grand espoir de voir se réaliser le rêve de toute son existence. Il part pour Barcelone où il parle à la radio, revient en France où, malgré son âge, il va de ville en ville faire entendre une voix en faveur de la révolution qui tente de se réaliser. Cependant, il prévient ses camarades ibériques du danger d'une collaboration gouvernementale et de l'impasse où cela les mène.

Enfin, la seconde guerre mondiale surgit, une guerre qu'il n'avait cessé de dénoncer et de combattre.

Nous ne sommes plus en 1914 ; le droit de parole est interdit, la censure est totale, la répression est immédiate et impitoyable, et l'on ne peut s'exprimer que partiellement et en pratiquant le compromis. Dès lors il se tait.

« *Ne pas dire toute la vérité, ce n'est pas dire la vérité* — me disait-il lors de notre dernière entrevue en 1942 — *et en certaines circonstances le silence est la seule forme de dignité.* »

Telle est, trop rapidement esquissée, la grande figure de celui dont nous célébrons le centenaire.

Certains ont cru bon de l'accuser de s'être fait un visage pour la postérité.

Accusation ridicule et injustice qui le réduit du temps réduit à néant ; aujourd'hui toutes les positions qu'il a prises nous apparaissent dictées par la raison et par une vision claire des choses et non par un souci d'originalité.

Sébastien Faure, mon cher et vieux camarade, sur la route où tu nous as devancés, d'autres poursuivent ton rêve et ta lutte. Puissent-ils faire montre de ton enthousiasme, de ta clairvoyance et de ta fidélité à l'idéal et à la cause qui furent les tiens et qui sont les nôtres.

Luttes d'hier et d'aujourd'hui

ON célèbre, en ce moment, le 40e anniversaire des événements d'octobre 1917. Là, comme ailleurs, les anarchistes ne sauraient se contenter d'images d'Epinal en guise de vérité historique. On ne dira jamais assez l'écrasante responsabilité des bolcheviks dans l'anéantissement de la Révolution russe.

Car, en vérité, il n'y eut plus de révolution à partir du moment où les bolcheviks abandonnèrent les tâches pratiques de la révolution sociale (dans les Soviets) pour ne plus se consacrer qu'à celle, évidemment plus facile, de la conquête du pouvoir politique.

par A. HÉBERT

Lénine et ses acolytes cessèrent d'être des révolutionnaires pour ne plus être que des conservateurs de l'espèce la plus banale, à partir du moment où ils prétendirent construire « l'ordre nouveau » sur le vieux principe d'autorité, justification historique (bien plus que la propriété privée des moyens de production) de toutes les exploitations, de toutes les dominations.

On sait d'ailleurs ce qu'il en est advenu, et Khrouchtchev ne risque pas grand-chose en opposant la « gloire » de Lénine à celle, quelque peu démoniaque, de Staline.

Tous deux (Lénine et Staline) appartiennent à la même lignée:

Il est absolument nécessaire de populariser, au maximum, les positions défendues par les anarchistes avant, pendant et après octobre 1917.

Trop de camarades ignorent encore que les anarchistes russes dénoncèrent (bien avant Trotsky) la « dégénérescence » de la Révolution russe.

« Goloss Trouda », organe des anarcho-syndicalistes, écrivait dans son numéro du 25 août 1917 ces phrases véritablement prophétiques :

« Il va de soi que nous ne prétendons pas être des prophètes. Nous ne prévoyons qu'une certaine éventualité, une certaine tendance qui peut aussi ne pas se réaliser. Mais, dans ce dernier cas (1), la Révolution actuelle ne sera pas encore la vraie grande révolution sociale. »

Nos camarades avaient raison ! La révolution sociale reste à faire.

Mais la Révolution russe appartient déjà au passé.

D'autres événements requièrent aujourd'hui notre attention, et les anarchistes doivent demeurer vigilants s'ils ne veulent pas disparaître dans le déferlement totalitaire qui menace de tout submerger.

(Suite page 3)

IL FALLAIT UN CALCULATEUR

IL est devenu totalement vain de spéculer sur les circonstances dans lesquelles se produisent et se déroulent les crises ministérielles en France : dans une économie dont le désordre et l'instabilité sont les caractéristiques essentielles, les embarras financiers à répétition provoquent des crises ministérielles à répétition.

Les institutions parlementaires sont un secteur bien particulier de la vie publique. Sans aucun rapport avec les réalités sociales, les événements, toujours semblables à eux-mêmes, s'y succèdent avec une désespérante monotonie. Les hommes, toujours les mêmes, y quittent le Pouvoir et y reviennent — dans des rôles différents pour donner le change — selon le rite maintenant solidement établi des chevaux de cirque. Enfin, les réformes qu'ils proposent sont eux aussi toujours les mêmes et, pour cette raison, toujours inefficaces.

On peut être assuré que chaque fois qu'une équipe arrivera au Pouvoir son premier souci sera de demander des économies à la Nation, des impôts nouveaux au Parlement et des avances à la Banque de France. Episodiquement, ce magnifique programme se corsera du lancement d'un emprunt à sensation : Pinay, Ramadier. Mais l'expérience enseigne que cet artifice n'est susceptible de succès que tous les trois ou quatre ans, ce qui le rend d'un usage très limité.

Les économies, on sait ce que cela veut dire : d'une année à l'autre, les dépenses de l'Etat augmentent de cinq à six cents milliards. Une clause de style, donc.

Les impôts nouveaux sont plus rentables : bon an mal an, on réussit à en infliger deux ou trois cents milliards à un peuple dont il semble bien qu'il se considère lui-même comme taillable et corvéable à merci. Mais ces impôts nouveaux n'arrivent jamais à équilibrer les dépenses nouvelles, ce qui fait que, d'une année à l'autre, l'impasse budgétaire prospère, que c'en est un plaisir.

Restent les avances de la Banque de France ; c'est sur ces avances que, depuis douze ans, ont vécu tous les gouvernements de la IVe République. Généralement, elles sont consenties pour trois mois : les trois mois écoulés, l'Etat ne peut rembourser la Banque, l'équipe qui a obtenu l'avance est renversée et celle qui lui succède demande une nouvelle avance.

C'est peut-être là, le plus simple de tous les mécanismes du régime en matière budgétaire et financière. Il suffisait d'y penser.

La seule question qui se pose est de savoir combien de temps la Banque de France, obligée de faire face au déséquilibre de la Balance commerciale avec l'extérieur et à ceux des budgets successifs à l'intérieur, pourra tenir le coup.

On n'a jamais fait le compte de toutes ces avances jamais remboursées. Les journaux financiers se sont, jusqu'ici, bornés à souligner le caractère catastrophique qu'elles ont prises depuis 1952, date de l'accès au pouvoir du célèbre Pinay : 1.200 milliards y compris les 200 milliards récemment obtenus par le sémillant Félix Gaillard. Le détail importe peu : on le tient cependant à la disposition du lecteur.

On sait aussi qu'au seuil de l'année 1956, la Banque de France est encore capable d'avancer quelque deux à trois cents milliards qui représentent tout ce dont elle peut disposer sans contamer la garantie (600 milliards) de la circulation monétaire en papier.

L'expérience semblant établir qu'en moyenne un gouvernement a besoin de 200 milliards pour vivre trois à quatre mois, quand le gouvernement Félix Gaillard aura épuisé l'avance qu'il a obtenue, c'est-à-dire vers la fin janvier, la Banque de France pourra encore subvenir aux besoins de son successeur pendant deux ou trois mois.

Après...

On a oublié que, dans une période de l'Histoire où les difficultés financières n'étaient pas plus aiguës, la reine Marie-Antoinette obtint de Louis XVI qu'il engageât M. de Calonne comme ministre des Finances, dont le passait aux environs de 1786 et Calonne avait retenu l'attention de la Reine par sa façon de porter la perruque.

M. de Calonne était, lui aussi, un sémillant personnage.

On sait ce qu'il advint.

A cette époque, on n'avait certes pas encore inventé la photographie et Paris-Match n'existait pas. D'autre part, M. de Calonne ne fréquentait ni les plages, ni les courts de tennis. Enfin, le plus grand et le plus influent de tous les financiers du moment, Necker, était résolument contre tout ce qu'il aurait pu entreprendre s'il avait jamais pensé à entreprendre quelque chose. Or, sa seule ambition était de jouer de sa perruque à l'intention des dames de la cour. A un poste où il fallait un calculateur, on avait mis un dandy comme pour faire échec à un certain Beaumarchais qui, dans ce temps-là, préconisait plutôt un danseur pour les places de ce genre.

La IVe République est revenue aux saines traditions de l'ancien régime. On ne peut certes pas dire que M. Félix Gaillard soit un danseur : Paris Match nous en est informé. Mais c'est à coup sûr un maître-nageur de première qualité : la fréquentation des plages de l'Atlantique.

S'il ne porte pas perruque, c'est que ce n'est plus la mode, et à l'encontre de Calonne, il a remarquablement su se ménager les grâces des Necker de notre temps.

Elu dans la Charente-Maritime avec l'appui de M. Jean Monnet, agent des banques américaines en Europe occidentale, son mariage avec la veuve Patenôtre-Desnoyers permet de l'opération 20 % lui ont attiré la bienveillance des Rothschild qui en ont profité pour trafiquer sur les textiles (Boussac) et l'acier (Comité des Forges) ; la mise en vedette des certificats pétroliers et la redistribution des permis de recherches au Sahara, lui ont en outre valu la reconnaissance de la banque Lazard.

Dans une ambiance où, en plein désarroi, le Parlement ne sachant absolument pas sur quel solveau pourrait se porter son choix fixé sur ceux dont il ne voulait pas, notamment René Pleven, imposé par les Américains et de Gaulle exclu par eux — on est indépendant ou on ne l'est pas ! — Félix Gaillard apparut comme réalisant la plus large unanimité dans les milieux financiers.

Les députés s'inclinèrent.

Il fallait un calculateur vous dis-je.

ARMEZ-VOUS les uns les autres

IL était une fois, mon cher Godard, un armurier nommé Richard. Il avait une grave querelle avec une turbulente famille au nom fort honorable, mais que, par dénigrement, il appelait sur un ton dédain les « Bougnoul ».

L'affaire en vint à ce point que ceux-ci ouvrirent les hostilités et, complotant de le tuer, firent acheter chez lui des armes par leurs beaux-frères et leurs petits cousins.

Mais Richard, finaud, refusa de leur en vendre.

— Plus souvent, s'écria-t-il, que je vous fournirais en armes pour que vous me trouiez la peau !

Cependant, il n'était pas tranquille. Fort lié avec la maison d'armurerie bien connue Richards and Richardy, il avait peur de voir les Bougnoul se ravitailler en armes dans cette firme alliée, mais concurrente. Au nom de leur vieille amitié, il obtint gain de cause.

— O. K.! s'exclamèrent Richards and Richardy. Nous ne vendrons rien à la famille Bougnoul tant qu'il demeurera notre bon camarade Richard.

La famille Bougnoul était une famille nombreuse. Quelques-uns de ses membres firent semblant de se résigner ; mais d'autres, furieux, laissèrent entendre qu'ils achèteraient des armes chez Richardoff.

Richardoff n'était pas, comme Richard, un antisémite ; ni comme Richards and Richardy, une société anonyme. Non. C'était un trust d'Etat camouflé en coopérative. Une coopérative d'armements !

Se disant grand ami de la famille Bougnoul, — encore une fois, cette famille ne s'appelait pas ainsi : ce n'était là que le sobriquet injurieux que lui infligeait Richard, — le trust-coopérative Richardoff ne cessait d'offrir des armes à tous ceux qui, de près ou de loin, étaient qualifiés par Richard bougnouls, probougnouls, bougnoulistes ou bougnoulisants

(Suite page 3)

Comprendre son temps

NOTRE jeunesse effacée par la cadence infernale qu'a prise l'évolution de l'humanité n'apparaît plus qu'à travers le brouillard des ans. Pourtant avec l'autorité des sommets qui émergent de la brume, nivelant la vallée, les éléments essentiels de notre exaltation juvénile se dressent au-dessus du courant de la vie.

Le problème du vieillissement de l'homme se trouve résolu par son adaptation à l'évolution du monde combinée avec sa fidélité aux principes sur lesquels sa jeunesse fut construite.

Nous avons aimé la liberté et chéri la barricade à l'ombre de laquelle nos anciens construisirent ! Nous avons rêvé de corriger les inégalités biologiques par l'égalité sociale. Nos philosophes ont élevé le gros-œuvre qui devait enserrer la société de nos rêves en se servant des matériaux que la science formelle de leur époque leur apportait. Les jalons qui bordaient le chemin que nous parcourions portaient des noms gravés dans notre chair ! C'était la Bourse du Travail, le Syndicat, la Commune libre, la Coopérative, la gestion ouvrière. Pour la fraternité des hommes, des peuples, des races, nous avons lutté, laissant aux aspérités du chemin des lambeaux de notre sensibilité. Nous marchions les yeux fixés sur l'anarchie dont les James Guillaume, les Bakounine, les Kropotkine, les Bertoni nous avaient tracé les contours.

Il nous faut aujourd'hui regarder autour de nous !

La science, indifférente aux luttes qui opposent les hommes, à fait un bond prodigieux; la connaissance a conquis des masses énormes d'individus; la technique a fait lever des industries nouvelles et l'homme de notre époque se nourrit de leur multiple récolte. Le vingtième siècle, dans la seconde partie de sa course, ouvre à l'humanité des perspectives insoupçonnées par les maîtres de notre jeunesse.

L'accélération de la rotation de l'humanité, voilà le problème essentiel de notre temps; nous devons le comprendre.

L'anarchie qui est la philosophie de la liberté de l'homme reste actuelle et le restera tant que l'homme sentira la nécessité de se protéger contre le groupe. Mais ce qui évolue profondément, ce que nous devons constamment remettre en question, ce sont les méthodes de travail, l'organisation des échanges, la structure des sociétés que nous désirons construire. Les besoins des hommes se sont multipliés et

par

Maurice JOYEUX

et une multitude que soulèvent des révoltes qui, pour ne pas être vaines, doivent être fécondées par l'anarchie.

Mais l'économie est aujourd'hui universalisée, la demande exige une production accélérée. La terre s'est rétrécie, les besoins sont multiples. Il n'existe plus de problèmes de métiers, de nations, de races qui puissent se régler seulement à l'échelon de l'usine, de la localité, de la nation. Le développement des populations que l'on peut déplorer, mais qui est un fait dont nous sommes obligés de tenir compte, la poussée des peuples soulaimentés, la volonté d'émancipation des peuples coloniaux, autant de problèmes qui resteront toujours aussi brûlants quelles que soient les formes et les structures des régimes à venir. Problèmes auxquels les anarchistes, s'ils veulent survivre, doivent apporter des solutions concrètes.

Comprendre son temps ! Adapter sa philosophie à son temps ! C'est le problème que le mouvement ouvrier devra s'employer à résoudre. La pensée libertaire qui a su échapper au dogme sur, mieux que le marxisme, armée pour y réussir, à la condition que les hommes qui la défendent « s'adaptent à l'évolution du monde, tout en restant fidèles aux principes sur lesquels leur jeunesse fut construite ».

NOTRE MILITANT

par Félix BIDE

On n'insistera jamais trop sur le fait que le terme militer perd son acception courante lorsqu'il est appliqué à nos compagnons parce que, à l'inverse de celle du sectateur, l'activité libertaire est une manière d'être, un comportement.

Cela ne signifie pas que l'esprit libertaire soit inné, qu'il ne s'acquiert et ne se développe, ce qui serait déclarer vaine toute propagande de l'idée anarchiste, personne d'entre nous n'y songeant.

Nombreux savent en effet comment, après avoir apprécié à leur juste valeur les recettes de bonheur que des marchands leur avaient offertes, ils se sont arrêtés un jour sur l'écrit du journal oublié dans le train ou sur les paroles dites à la conférence où ils étaient entrés en curieux.

Ça sortait de l'ordinaire et ça les avait remués. Et les auteurs de ce langage qu'ils avaient tenu à mieux connaître ne les ayant pas déçus, ils sont à leur tour devenus des militants.

J'entends l'objection : « Bien d'autres que ceux-ci n'ont pas réagi au langage libertaire... »

Cela prouve simplement que le monde recèle quantités d'individus peu sensibles et d'intoxiqués, mais aussi légions d'improbes intellectuels assez compromis ou assez timorés pour n'oser remuer la substance nauséabonde de la sinécure.

Le jeu de ces derniers, qui consiste à soupirer parfois en invoquant le caractère « utopique » de telle... action saine et généreuse, ne trompe malheureusement pas sur la politique alimentaire qui est la leur.

Je m'excuse de la longueur d'un préambule qui m'a semblé nécessaire pour revenir au militant anarchiste ou plutôt à l'anarchiste tout court, puisque l'un est à la fois l'autre.

En effet, s'il faut mettre à part les activités librement décidées et arrêtées dans nos réunions ou congrès telle celle qui nous vaut l'existence de ce journal, l'influence du libertaire s'exerce naturellement dans ses rapports avec autrui.

C'est dire que le champ d'exercice est vaste et les occasions nombreuses pour lui de rappeler, dans la sphère où l'ont placé hasard ou circonstances, qu'il lui répugne autant de se comporter en maître qu'en esclave et que le contact léonin qui le courbe avec les hommes d'aujourd'hui devra céder le pas à la libre association des individus sans laquelle il ne sera pas de société harmonieuse.

Mais sachant aussi que toute vie sociétaire ne sera jamais qu'à l'échelle des valeurs individuelles composantes, ce comportement se définit chez l'anarchiste par l'effort constant de vivre comme il pense et, il n'est aucunement la sotte prétention moraliste puisque, répudiant les absolus, le libertaire pourchasse leurs censeurs et leurs prêtres.

Qu'il soit ainsi au travail quotidien, au syndicat, à ses loisirs ou ailleurs, il s'applique à demeurer lui-même, ce qui n'est pas de tout repos en des temps où la vedette fait illusion, ne sortant du truquage que pour mieux vivre à ses dépens.

Mais cela valait aussi d'être dit pour dissiper des confusions que des esprits avilis par un militantisme de parti s'attachent sournoisement à susciter concernant le mot « anarchiste », qu'à noir dessein ils mêlent volontiers à certains actes de violence aussi néfastes que stupides.

Ils devraient pourtant savoir qu'il n'est pas dans la tradition des libertaires de renier leurs actes ou même de les dissimuler.

NOS DEUILS

La nouvelle brutale nous parvient du décès de notre bon camarade Rémy Dugne.

Miné par la maladie depuis quelques années, sa robuste constitution avait toutefois eu raison de plusieurs interventions chirurgicales.

Malgré ce sérieux handicap, il n'en continuait pas moins à s'intéresser avec ardeur à notre mouvement dont il fut l'un des plus ardents animateurs dans la région de Thiers.

Nous perdons en lui un ami sûr et un infatigable militant.

Un deuil vient de frapper notre camarade Suzy en la personne de son père, vieux militant retraité de l'Education nationale, syndicaliste et mutualiste que tous nos camarades connaissaient bien. Il fut l'abonné n° 1 de notre Monde Libertaire.

Que notre camarade Suzy et Maurice Joyeux, son compagnon, trouvent ici la marque de la solidarité de tous les membres de la grande famille anarchiste.

Nous apprenons avec stupeur la disparition tragique de notre camarade Léon Gallet. La perte de ce militant actif du groupe de Lille associe tous les camarades de la F.A. à l'affliction ressentie par ses proches et ses amis du Nord.

Alphonse TRICHEUX

La nouvelle nous parvient émouvante et simple comme le fut toute l'existence de celui qui nous quitte.

Tricheux appartient par sa vie tout entière à l'idéal qui nous est cher et à la cause pour laquelle nous luttons.

En effet, sous quelque aspect que l'on puisse considérer l'anarchie, Tricheux fut anarchiste.

Il ne fut pas seulement celui dont la porte et la table étaient ouvertes à tous, il ne fut pas seulement le compagnon accessible à toutes les infortunes, il fut aussi celui qui, à Toulouse, avec quelques camarades décidés, faisait fuir sous les grenades la police chargée de la réception de Primo de Rivéra.

Il fut celui qui, aux premiers cris de la Révolution espagnole, mettait les clefs sous la porte et franchissait la frontière pour partager le destin d'un peuple qui secouait ses chaînes.

Il fut celui qui, durant la tourmente 1939-1940, prêta sa demeure au congrès anarchiste clandestin où nous nous retrouvions avec Volaco, Arru, Noël et quelques autres.

La fin de la guerre le voit encore sur la brèche ; avec sa digne compagne il reconstitue le groupe de Toulouse, l'un des plus dynamiques de France (N'était-ce pas celui qui diffusait le plus largement notre presse).

Seuls, l'âge et la maladie ont écarté Tricheux de la lutte et aujourd'hui il meurt en prononçant les paroles qui furent celles de son passé en évoquant ses combats tant contre le fléau social que contre l'ignorance de l'humanité.

A Paule sa compagne, à son fils, aux siens et à tous ceux qui sont les siens par la pensée et par le cœur, le « Monde Libertaire » apporte ici ses condoléances et la marque de sa reconnaissance pour notre cher compagnon.

Maurice LAISANT.

ÉCHOS

METAMORPHOSE ?

Georges Altman et ses coéquipiers ont cédé Franc-Tireur à M. del Duca qui fut anarchiste dans sa jeunesse, antifasciste et tout et tout et qui tire aujourd'hui ses ressources de « courriers du cœur » à l'affligeante littérature. Franc-Tireur était ce qu'il était, mais il n'avait pas inséré l'article que son ex-directeur publie aujourd'hui dans Paris-Journal sous le titre : « Singe d'espoir », pour se réjouir de voir la France compter 44 millions d'habitants. Un Européen sur dix en Français, nous dibil. Avec ça on n'est pas fauché, dirait Gavroche.

PAS D'ARGENT, PAS DE PIERRES

Quarante-quatre millions de Français ; très bien, mais où les loger ? De cela les repoputateurs et leurs admirateurs n'ont cure. 400.000 équipies à loger chaque année, vétille ! Or la crise du bâtiment s'est aggravée cette année s'il faut en croire les statistiques. Cent mille logements de moins en 1957 que l'année dernière qui n'était pas folichonne. Il est vrai qu'il n'y a pas crise de destruction en Algérie et que cela coûte cher au budget. Un milliard par jour, estimait M. Félix Gaillard — qui n'est pas à une contre-vérité près — au dernier congrès radical de Strasbourg. En acceptant ce chiffre pour véritable il eût suffi, depuis bientôt douze ans, d'affecter ce milliard quotidien à la construction d'habitations pour que chacun soit logé largement, à sa guise. L'Algérie y la fait. Il est vrai qu'elle vit dans la prospérité. Grâce à l'absence de colonies.

A VOTRE BON CŒUR...

Cette défense des colonies obère dramatiquement les comptes du ministère des Finances qui se retourne automatiquement vers le contribuable pour l'inviter à régler la note. Prendre l'argent où il est est devenu le leitmotiv du Grand Argentier. Tondus et renâclant, l'ouvrier, l'employé, le fonctionnaire ne semblent pas devoir être des proies rentables. Alors M. Pflimlin s'est souvenu qu'il existe des sociétés aux bénéfices appréciables. Et que je te travaille de la « décote » et du « superbénéfice ». Bien que les collègues Mollet et Bourgès-Maunoury y aient perdu leur sinécure.

REACTIONS EN CHAINE

Malheureusement cela n'est pas du goût des victimes qui financent les élections pour être à l'abri de pareille entreprise. Cynlquement ils font donner les journalistes à gages. L'Animateur commercial et financier estime pour sa part qu'il s'agit là de recettes de « boîts de chandelles ». C'est splendide. Dégustez l'argument : « De nombreuses affaires, chacun le sait et le fait, se traitent en effet autour d'une table de restaurant, voire de cabaret, spécialement les exportations ; les clients étrangers, en particulier, sont sensibles à ces réceptions, et ils sont d'autant mieux disposés qu'ils ont été bien reçus et bien « traités ». Ainsi, entre deux séances de strip-tease, confortablement installé à l'ombre d'une paire de cuisses, l'exporteur lâche ses dollars ou ses livres sterling... au compte du contribuable français qui, bonne bouille, n'a pas l'avantage de déduire de ses impôts le montant de dépenses « somptuaires » : restaurants chics, cabarets montmartrois, parties de chasse, réceptions, etc. Puisque seules les sociétés bénéficiaient de l'avantage, le vulgaire pékin n'étant point dans le secret des dieux.

JE VOUS LE DEMANDE...

Qui veut trop prouver ne prouve pas grand-chose, dit l'adage. Ne trouve-t-on pas dans ledit journal économique et financier, côte à côte avec un article gaignard sur les « Sociétés victimes du nouveau tour de vis fiscal », une insertion concernant la « valeur de la semaine », en l'occurrence la Compagnie Auxiliaire de Navigation. Le capital de cette compagnie de 360 millions en 1950 a atteint au dernier bilan — celui de fin 1956 — 1.500 millions flanqués de 5 milliards de réserves après 8.365 millions d'amortissements. Une compagnie ruinée, en somme, par le tour de vis fiscal. En fin de compte, de qui se fout-on ?

Docteur HELLAS.

LISTE DE SOUSCRIPTION

DU 20 OCTOBRE AU 23 NOVEMBRE 1957

BERTHIER	640	LECLERO	140
GILBERT	200	GOUGNON	140
PERRISSAGUET	40	LIRON	640
LARHER	140	CUSSAT	140
VUISA	240	LASFARGUES	400
DUVAL	1.000	COVA	280
GERMAIN	40	MARIN	140
PERICH	500	ROUSSET	140
FLORISTAN	640	BARROIS	40
Sté Savantes (Collecte)	2.000	TURKO	140
KLAUB	140	BELLAUD	140
SINAVE	140	LATARD	500
LECOQ	1.000	CHARBONNEAU	140
Groupe de Nantes	3.200	ROUSSEAU	300
LEBIDEAU	420	TONELLI	640
GUILLOT	140	CATALAN	140
LANTUEJOUL	150	LANTUEJOUL	200
LANNION	100	ROCHE	100
DELANNOY	200	DELANNOY	200
ROCHE	100	LADIONE	100
GLAZETTE	50	CHAMPS	640
HAGNAUER	640	CHRISTOFOLOS	200
MARTIN J.	300	MOREAU	140
MELET	40	GUIGNARD	140
HAUSSARD	100	PULIDORI	640
PREDIERI	640	BANCO	340
FARCY	115	MAYSONNAVE	140
SANDILLET	140	DUPONT	40
PALIX	140	COURTOIS	140
BOULLIN	640	BARIL	640
CHARRIAUD	640	CARBONARI	140
CARIAT	100	TRASCHEL	640
		Vente de livres	6.340

VIE DE LA FÉDÉRATION

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL
CONFERENCE PUBLIQUE
JEUDI 19 DECEMBRE
à 21 heures
Salle Tréfaigne,
7, rue de Tréfaigne
(Métro : Joffrin ou Lamarck)
avec
FELICIEN CHALLAYE
SUJET :
La personnalité de FREDERIC NIETZSCHE
Entrée libre — Salle chauffée

GROUPE LIBERTAIRE LOUISE MICHEL (18e). — Réunion du groupe samedi 28 décembre (21 h.), adresse habituelle.

COMMUNIQUE

Le Groupe Paris-Ouest rappelle que pour être convoqué à ses réunions, il faut écrire à Kravatz, 16, rue Neuve-de-la-Chardonnière, Paris (18e).

GROUPE D'ASNIERES
CONFERENCE
JEUDI 19 DECEMBRE
à 21 heures
Salle du Centre administratif
Brasserie de la Mairie
ASNIERES
SUJET :
« L'ANARCHIE EST-ELE UNE UTOPIE ? »
« LES REALISATIONS EN ESPAGNE »
par un témoin :
ARISTIDE LAPEYRE
Entrée libre - Salle chauffée

MAISONS-ALFORT ET ENVIRONS. — Groupe Anarchiste, réunion chaque vendredi. Renseignements à Joyeux, 59 bis, rue Lamarck (18e).

MONTREUIL. — Un groupe des Amis du Monde Libertaire vient de se créer. Pour tout renseignement, s'adresser à J.-C. Kremer, 12, rue de Vincennes, à Montreuil (Seine).

CARCASSONNE. — Groupe Anarchiste « Han Ryner ». — François Dufour, 51, rue de la Tour-d'Auvergne, Carcassonne (Aude).

NANTES. — Groupe Francisco-Ferrer : réunion les 1er et 3e lundis de chaque mois, au Café des Accacias, à 20 h. 30, place Viarme, Nantes. Pour la correspondance, s'adresser à Georges Faas, chemin de la Champignonnerie, Nantes.

GROUPE ANARCHISTE DE MARSEILLE-CENTRE. — Réunion tous les lundis, de 18 h. 30 à 20 heures, 12, rue Pavillon, 2e étage.

GROUPE ANGERS-TRELAZE. — Réunion régulière mercredi du mois, à 20 h. 30, au lieu habituel. Bibliothèque et librairie.

REGION MONTLUCON-COMMENTRY. — Prendre contact avec L. Malfant, boulevard Rambourg, Commentry. Regroupement du groupe « Amis du Monde Libertaire ».

F. A. GROUPE DE LILLE. — Permanence tous les samedis, de 19 à 20 h. 30, 13, rue du Molinel.

LANGON. — Le journal est en vente chez A. Prévotel, 67, rue Abel-Gourgues.

BORDEAUX. — Groupe Anarchiste « Sébastien-Faure » : s'adresser à Joachim Salamero, 50, cours de l'Argonne, Bordeaux.

LYON. — Groupe Durutti : permanence tous les samedis, de 17 à 19 heures, Café du Bon Accueil, 71, rue de Bonnel, Lyon (3e). Renseignements et adhésions.

PRÈS DE NOUS

AMIS DE HAN RYNER

Causerie de Camille DREVERT
Dimanche 8 décembre à 15 heures
Café de la Gare,
3, Place St Michel - Sous-sol
« **Voyage dans l'Inde de Gandhi** »
Invitation cordiale aux sympathisants

CALENDRIER DE LA S.I.A.

Une erreur ayant été commise dans le numéro de Novembre, erreur concernant l'introduction, nous prions nos lecteurs de lire :

Editions en deux langues, l'une en français, l'autre en espagnol. Seule l'introduction de Evelio G. Fontaura sera en espagnol, en attendant la l'édition espagnole et en français esperanto pour l'édition française.

Nous recommandons encore une fois ce calendrier à tous les camarades.

— Travail exécuté — par des ouvriers syndiqués.

Le directeur de la publication : Maurice LAISANT

Impr. du Courrier du Commerce, 65, rue René-Boulanger, Paris-10e

L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DE CYBERNETIQUE
13, rue Basse Marcelle - Namur (Belgique)
organise deux
Journées Internationales d'Information
sur
« Les implications économiques et sociales de l'automation »
A Namur (Belgique) les 13 et 14 Décembre 1957
— Les représentants qualifiés de divers pays y exposeront leur point de vue.
— Une large discussion ouverte à tous les participants clôturera chaque séance.
— Les langues officielles de ces journées seront l'anglais et le français.
— Le droit de participation est fixé à 100 francs belges. La gratuité de participation est accordée aux membres de l'A.I.C.
— Les inscriptions et les demandes doivent être adressées à :

ASSOCIATION POUR L'ETUDE ET LA DIFFUSION DES PHILOSOPHIES RATIONALISTES
L'Assemblée générale aura lieu jeudi 12 Décembre à 21 heures, Salle Tréfaigne ; 7, rue de Tréfaigne (18e)
Présence indispensable de tous les adhérents.

TOURNEE DE CONFERENCES PUBLIQUES ET CONTRADICTOIRES
par Paul RASSINIER

A Carcassonne, le 12 décembre ;
A Bordeaux, le 13 décembre ;
A Saintes, le 14 décembre ;
A Montauban, le 16 décembre ;
A Toulouse, le 17 décembre ;
A Perpignan, le 18 décembre.

Pour les lieux et les heures, consulter l'affiche.

Sujet : « **L'Europe et le Monde à l'heure de la guerre du pétrole** ».

BEAUCAIRE - TARASCON. — S'adresser à Gongona Pascal, 37, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Beaucaire (Gard).

LE MANS. — Groupe Anarchiste : Permanence et réunions salle de la Maison sociale, Le Mans. S'adresser à Paul Mauget, 28, rue Jean-Macé, Le Mans (Sarthe).

GROUPE DE VICHY. — Pour tous renseignements, s'adresser au camarade Terreneire, jardiniste, Belle-Rive (Allier).

SAINTES. — Groupe Anarchiste : Auxanou Georges, route de Marennes, à Saintes (Charente-Maritime).

LE COMITE DES AMIS DE VOLINE
a fait don à la F. A. d'une certain nombre d'exemplaires du remarquable ouvrage de
VOLINE
La Révolution inconnue
que tout militant doit avoir en sapo et doit lire.
Nous expédions de volume de 700 pages grand format à titre de propagande, au prix de
franco : 370 fr.
Adresser la commande et son montant à :
G. VINCEY,
170, rue du Temple, Paris-3e
(C.C.P. Paris 1056977)

A propos de la rencontre HEUSS - PIE XII

DE CANOSSA A ROME

EN 1077, l'empereur d'Allemagne Henri IV, après la querelle des Investitures, vint solliciter le pardon du pape Grégoire.

Nous avons toujours à la mémoire l'image frappante, humiliante d'un souverain resté trois jours durant les pieds nus dans la neige, pour finalement s'agenouiller devant son ennemi triomphant.

Depuis, la Rome papale n'exige plus de « puissants du jour » pareil affront.

La Curie romaine s'avère plus forte, davantage diplomate, maniant l'intrigue et la manœuvre avec un art où elle excelle.

A telle enseigne que l'Allemagne change de visage. Ce ne sera plus la physionomie d'un Luther, d'un Kant ou de Goethe et de Schiller qu'elle va revêtir.

On doit se mettre à présent au diapason Vatican pour mériter d'entrer dans l'histoire et la culture allemandes.

En la personne du premier président de la République post - wehmarienne, l'Allemagne de Bonn devient la « bonne Allemagne » parce qu'elle renouvelle, cinquante-quatre ans après, le geste du ministre « Kaiser » Guillaume II, pourtant de culte luthérien.

par

Albert SADIK

Jusqu'alors, les monarques, tout au moins allemands, se gardaient bien de refaire gentiment le chemin de Canossa. En 1903 qui rencontra Guillaume II ? Sinon Léon XIII, le fameux pape des Encycliques soi-disant sociales, celui qui exigea hablement, mais fermement des catholiques français le ralliement à la III° République.

On croit rêver ! Mais non, voyons ! L'Eurafrique, l'Europe vaticane se réalise lentement, mais sûrement, puisque dit douteur Heuss ne vient pas à titre privé, mais accompagné de von Brentano : bras droit d'Adenauer en politique extérieure et du sous-lifre (secrétaire d'Etat à l'Intérieur Bleck) sans omettre l'amiral « larima », pardon, von Wangenheim.

Après le précédent du 25 mai (visite de René Coty) Pie XII, de tout temps prolallemand, enregistre une éclatante et nouvelle victoire, grâce à la réception du 27 novembre du docteur Théodor Heuss.

Cela marque un tournant historique et non une visite de pure forme. Pour s'en convaincre ! Lisons l'ouvrage de Frédéric Hoffet : L'Equivoque Catholique.

Livre bien documenté, aux sources de l'actualité qui relate entre autres : le recul du protestantisme dans le monde et en particulier dans le monde anglo-saxon, noyauté et demain grignoté s'il n'y prend garde ! Car l'influence de Rome est aujourd'hui prépondérante partout dans le Nouveau Monde.

Les esprits chagrins ne manqueront pas de nous traiter de pessimistes, voire sectaires; d'autant que le président Heuss est un érudit d'histoire et de civilisation italiennes.

Il ne s'agit pas de cela. L'Allemagne est démembrée, coupée irrémédiablement en deux malgré le corridor de Berlin. Ce n'est pas un pur hasard si la Presse luthérienne est sous l'orbite russe.

L'Allemagne de Bonn s'oriente de plus en plus, en dépit de l'opposition social-démocrate, sur les chemins tracés par Konrad Adenauer : homme de confiance de Pie XII comme son acolyte français et M.R.P., s.v.p. : Robert Schuman.

A l'heure où nos ethnologues se disputent l'origine ni latine ni étrusque de Rome; veillons à ce que la légende paienne de Romulus ne se transforme en réalité d'un MONDE VATICAN.

Réponse à PIOU

par Maurice LAISANT

Un fâcheux incident technique a amputé l'article de notre camarade Piou (1) d'un développement, dont l'absence rend sa conclusion parfaitement incompréhensible.

Après avoir fait la critique des méthodes passées, il apportait les suggestions suivantes :

« Cela dit, comment je conçois le moyen de lutte dans l'état actuel pour un pouvoir d'achat supérieur, peut-être est-il trop simple pour nos organisations syndicales !

Nous avons un moyen de contraindre le gouvernement et le patronat à baisser pavillon, ce moyen c'est la grève des transports, transports publics, transports marchandises. Comment agir :

Faire une grève générale des transports dans tout le pays; non pour une augmentation de salaires de cette corporation mais sur un cahier de revendications tel que par exemple diminution du budget de guerre, diminution des impôts, augmentation des retraites vieillesses, suppression des bouilleurs de cru, etc... ; les sujets de revendications collectives, hélas, ne manquent pas.

En contrepartie, les ouvriers de tout le pays et de toutes les corporations verseraient un certain pourcentage de leur salaire pour soutenir cette grève. Je ne pense pas qu'un tel conflit dure longtemps car la masse prolétarienne comprenant enfin que ce conflit apporte des avantages à tous soutiendrait le temps qu'il faudrait nos camarades du transport. »

Il est évident que la fraclité d'un Etat est faite de sa complication et de sa complexité.

Il en est des sociétés comme des espèces animales ; un ver de terre coupé en deux par un fer de bêche conserve la vie à l'un des troncons, alors qu'un même traitement causerait la mort d'une espèce plus évoluée : poissons, mammifères, etc... De même, sur le plan social.

Son système rudimentaire et primitif est difficilement paralysé par un trouble quelconque, l'absence de communications, de moyens d'information, l'indépendance des diverses industries et branches d'activité donne à une nation grégaire une pluralité qui rend plus difficile sa conquête dans tous les domaines.

Au contraire, un pays plus organisé se trouve lié par des rapports d'industrie à industrie, de commerce à commerce, de ville à campagne, et l'arrêt d'un des rouages suffit à enrayer la machine dans son entier.

Malheureusement il risque de se trouver cette fois non devant patronat et Etat, mais face à l'opposition des travailleurs eux-mêmes.

Car pour eux aussi le degré d'évolution des systèmes modifie la mentalité. Ayant pris des habitudes de confort et d'aise, ils seront les premiers à protester contre « cette sale grève » et à réclamer « un peu d'énergie de la part du gouvernement ».

Une prise de conscience populaire est donc à la base de la réussite du programme proposé.

Non seulement les travailleurs ne devront pas protester contre une grève qui peut les gêner, mais encore ils devront la soutenir.

La réalisation de ce projet aurait donc le double avantage d'obtenir des résultats positifs et de rendre les prolétariat une solidarité qui lui fait bien défaut.

A tous ceux que la question syndicale intéresse et passionne de répondre à l'interrogation de notre camarade Piou.

SÉBASTIEN FAURE a écrit :

Tous les partisans de l'autorité et de sa fille la contrainte, tous les défenseurs de ce qu'on appelle, bien à tort, l'ordre social, basé sur l'Etat et la propriété, sur la patrie et la religion, sur le Code et la morale officielle, sont les détracteurs systématiques de l'anarchie...

Ils dénaturent à plaisir les fondements de notre doctrine, ils ridiculisent à l'envie nos principes et nos méthodes d'action, ils nous prêtent sans compter les arsenics les plus vils et les intentions les plus folles, ils entravent avec acharnement notre propagande par l'étouffement et la répression. Pour tous, l'anarchisme est l'ennemi et nous sommes en effet les ennemis déterminés de toutes les autorités qui s'exercent, et au surplus, ne peuvent s'exercer que par la contrainte, la violence et la persécution. (Préface à l'encyclopédie.)

Sébastien FAURE.

Communiqué

Quatre militants ouvriers : deux dirigeants de l'Union des Syndicats des Travailleurs Algériens, BENSID et KHADIR, et deux ouvriers français membres du Parti Communiste Internationaliste (trotskyste), RENARD et MONNIER, ont été arbitrairement arrêtés le 1er novembre 1957.

Tout ce qui leur est reproché, c'est, aux premiers, d'avoir une activité syndicale; aux seconds, de s'être trouvés en leur compagnie.

C'est pourquoi, sans porter de jugement sur l'activité des uns ou des autres, mais convaincus de leur droit absolu à l'exercer, des ouvriers, des intellectuels d'opinions diverses se sont réunis le 15 novembre. Ils lancent un appel à tous les démocrates pour la constitution d'un COMITE QUI EXIGERA LA LIBERATION IMMEDIATE DE RENARD, BENSID, KHADIR et MONNIER.

Adresser correspondance et adhésion à Jean-Jacques LEBEL, 42, rue Caulaincourt, Paris-18e.

Nous apprenons au moment de mettre le journal en page que Daniel Renard et ses amis viennent d'être libérés.

Le classe ouvrière doit néanmoins montrer la plus grande vigilance afin de protéger ses militants contre l'arbitraire.

M. J.

A TOUS NOS AMIS

Il y a 3 ans, octobre 54, le 1er numéro du « Monde Libertaire », organe de la F.A. sortait des Presses.

En caisse, comme une galeure, deux numéros d'avance. Nous avons tenu et nous tenons. Mieux, à la demande des militants, nous avons, il y a un an, ajouté à la diffusion habituelle : abonné, vente par les groupes et individualités, la diffusion par les kioques et marchands de journaux, moyen onéreux, vu LA DISPROPORTION ENORME entre les remises de journaux aux messageries et les rentrées de ses ventes. Mais nous sommes des pionniers et nous devions le faire. C'est donc, grâce aux souscriptions, à la constance de nos abonnés, aux dévouements des militants que nous tenons et que nous irons de l'avant. Les premières réponses à une circulaire, expédiée récemment à quelques bons amis, nous donne l'espoir que pour le prochain numéro nous aurons une bonne nouvelle à annoncer à tous.

Cela répondra à quelques mauvaises langues qui répandent que « Le Monde Libertaire » est moribond. Et si chaque lecteur, chaque abonné pense seulement deux ou trois fois par an à nous envoyer un mandat, ne fût-ce que 200 ou 300 francs, cela ira encore beaucoup mieux.

Du reste nous comptons sur tous. C'est bientôt le moment des étrennes et à cette occasion nos amis penseront à leur journal « Le Monde Libertaire », Journal appartenant à tous les anarchistes. Tous nous savons que nous menons une bataille pour le succès de notre presse et nous devons la mener à bien.

Bien entendu c'est notre devoir de le rappeler, et nous le rappellerons sans cesse ; la souscription est toujours ouverte ; que chacun trouve de nouveaux abonnés et fasse connaître autour de lui « Le Monde Libertaire »

SÉBASTIEN FAURE

pacifiste et néo-malthusien

PARMI les activités multiples exercées par Sébastien Faure, il est bon de souligner la place importante qu'il consacra à la défense de la paix et à celle du néo-malthusianisme, les deux thèses se tenant d'ailleurs étroitement.

On peut dire que son postulat pacifiste commença dès qu'il se lança dans la grande bataille des idées. Il pensait, et c'est l'évidence même, que pour tout individu sensé, le seul mot de guerre ne peut trouver justification. Tous les conflits sentimentaux, économiques, sociaux enfin, doivent et peuvent être réglés pacifiquement.

Dans les conférences qu'il fit sur ce sujet : *Les leçons de la guerre, Le désarmement unilatéral, Les bobards*, etc..., il a minutieusement examiné tous les moyens qu'il croyait susceptibles d'assurer une paix bien établie et durable. Et l'on sait qu'il préconisa jusqu'au désarmement unilatéral dont la France devrait prendre l'initiative. Et c'est ainsi qu'il l'explique : « *Le désarmement unilatéral ne porte pas en soi le désarmement général qui reste l'unique moyen de tuer la guerre et de faire naître la paix. Mais il peut être le point de départ du désarmement général et, par la puissance de l'exemple, il en sera, je n'hésite pas à le dire, le signal. Toutefois, je ne présente pas le désarmement unilatéral comme le moyen de tarir à jamais toutes les sources de conflit armé. Je le propose, plus modestement, comme étant le moyen — le meilleur et le seul dans les circonstances actuelles — de faire obstacle à la guerre qui menace, d'empêcher la guerre qui vient. Je le propose, en m'appuyant sur des données historiques importantes et de récente date, comme le seul moyen de préserver des atrocités de la guerre le peuple qui, le premier, et fût-il le seul, par son désarmement effectif, total, définitif et véritable par les plus incrédules, aura déclaré la paix à tous les peuples.* »

par
Jeanne HUMBERT

Il va sans dire que cette idée audacieuse ne trouva pas l'écho qu'elle méritait même dans les milieux dits pacifistes.

Quant à la question néo-malthusienne, Sébastien Faure y donna son adhésion après un examen approfondi de la loi de Malthus et des conséquences engendrées par un nombre d'humains illimité et sans cesse croissant. C'est avec une grande attention qu'il étudia les documents que lui fournirent les néo-malthusiens qui désiraient le compter parmi eux. Et c'est par un grand débat public, à la Salle des Sociétés savantes, avec Nelly Roussel et Laurent Tailhade à ses côtés, qu'il traita le *Problème de la Population* avec conviction et talent. « *Comme tant d'autres*, avouait-il, *je connaissais mal ce problème de la population. Mais, ma parole donnée, il a bien fallu, par dignité, ému par le respect d'une assemblée comme celle-ci, que je fasse les études nécessaires. Alors j'ai fait des recherches, j'ai consulté des documents, j'ai mis le nez dans certains livres que j'ignorais et, à ce travail, à cette recherche, à cette documentation peu à peu je me suis passionné ; j'ai compris toute l'importance du problème qu'il s'agissait d'éclairer ce soir.* »

Cette première conférence dura deux heures. Elle fut suivie par beaucoup d'autres sur le même sujet, sans parler des articles qu'il rédigeait dans *Génération Consciente* et dans *La Grande Réforme*.

A l'heure où sonne le centenaire de la naissance de Sébastien Faure, il est utile de rappeler l'excellence de ses campagnes pour l'édification d'un monde meilleur, mieux équilibré, pacifique, en un mot, véritablement humain.

LES AMIS DE SÉBASTIEN FAURE

C'est en pleine tourmente, le 14 juillet 1942, que s'est éteint, à Royan, Sébastien Faure. Ses obsèques, purement civiles, eurent lieu dans la plus grande simplicité. Le convoi funèbre était suivi par sa dévouée compagne, Blanche Faure, et deux amis proches du disparu, Eugène Humbert et Emile Bauchet. La tragédie mondiale retenait au loin de nombreux amis. C'est Eugène Humbert qui eut le premier l'idée de rassembler autour de son nom le plus grand nombre d'amis, pour former un groupe actif gardant son souvenir, publier ses œuvres épuisées et posthumes. Mais quelques mois après avoir envisagé la mise sur pied de ce mouvement, il rejoignait dans le néant Sébastien Faure (1). L'idée était lancée, et c'est à Lyon que fut constitué par nos amis Buatois et Benoit Perrier le premier groupement, où bientôt vint s'ajouter celui de la Région Parisienne, sous l'impulsion de notre regretté camarade Louis Chauvet, qui en fut le trésorier, et Pierre Lentente, le secrétaire, deux amis et élèves dévoués de Sébastien Faure, qui autour de leur nom et de leur activité groupèrent un grand nombre d'amis. La première assemblée des Amis de Sébastien Faure eut lieu le 24 juin 1945, chez notre camarade Albenque, et depuis cette date le groupe continue l'œuvre entreprise, c'est-à-dire perpétuer le souvenir du grand orateur et philosophe libertaire, organiser des causeries et conférences, destinées à faire connaître la vie et l'œuvre de Sébastien Faure, rééditer et diffuser les œuvres épuisées.

Depuis sa création, le Groupe a eu à enregistrer la disparition de nombreux amis. Les vieux, petit à petit, s'éclaircissent. Mais il faut que continue l'œuvre à laquelle pendant un demi-siècle se consacra notre regretté camarade. Et c'est à vous les jeunes que nous ferons appel pour venir prendre notre place, nous aider à poursuivre cette propagande éducative, pour que ne disparaisse pas l'idéal, vers une société libre et humaine, auquel Sébastien Faure consacra son existence.

Les adhésions sont reçues chez le secrétaire, Justin Olive, 37, rue des Pommiers, à Pantin, et chez le trésorier André Maille, 7, rue des Vignolles, Ermont (S.-et-O.).

Le Secrétaire, Justin OLIVE.

(1) Sébastien Faure, par Jeanne Humbert.

Les fonctionnaires malades

(Suite de la page 1)

Et la sordide course au coefficient a provoqué des scrutins verbaux pour se hisser à un échelon supérieur (le copain préposé au nettoyage des carreaux voudra s'appeler inspecteur des vitres...), ou des jeux de saute-mouton-entre catégories voisines. On trouve normal qu'au sommet de l'enseignement primaire, le traitement soit deux fois et demi celui d'un jeune stagiaire. On s'indigne des trente points supplémentaires du professeur des centres d'apprentissage...

×

Les interventions... hiérarchiques ne nous indignent pas : il est constant qu'un Etat favorise ou fabrique des aristocraties. Il est de bonne politique de consolider des privilèges.

On peut simplement observer que le mérite, la culture et la vertu ne dépendent pas de gratifications et de primes. **Que si l'on veut arrêter certains regrettables, et sans les conditions des débutants qu'il faut nettement améliorer.**

Mais on doit surtout libérer l'action syndicale de toutes servitudes hiérarchiques.

Si l'on appliquait le statut et ses corollaires à la lettre, on partirait de la base hiérarchique mensuelle de 27.000 fr. pour donnerait 137.500 fr. au directeur d'école, 261.000 fr. à l'agrégé en fin de carrière, — plus de 300.000 France aux hauts fonctionnaires. Car la grille hiérarchique qui montait primitivement de 100 à 800, a été élevée de 100 à 1.163, afin de tenir compte de la surtaxe progressive (on veut en effet que le plus haut traitement, amputé de l'impôt sur le revenu, ne puisse être inférieur à 8 fois le plus bas). L'indemnité de résidence a été hiérarchisée à son tour, ce qui viole le principe même de sa création. Mais la Confédération Générale des Cadres n'a-t-elle pas réclamé la « hiérarchisation » des allocations familiales ?

Ces précisions numériques éclairent la contradiction essentielle.

Un salaire de 27.000 fr. par mois est atrocement insuffisant.

La fidélité d'un haut fonctionnaire n'est peut-être par assurée aussi-tôt de 3.800.000 francs par an.

Là, revendication urgente. Ici, prétention explicable. Ce qui n'est pas admissible c'est que le mouvement syndical porte d'un même flot les deux démarches.

La défense de la Fonction publique, c'est l'affaire de l'Etat et des partis politiques. La solidarité entre les « exécutants » de la Fonction nublique et les ouvriers des industries — c'est la domaine exclusif du syndicalisme.

Roger HAGNAUER.

CONGRÈS DE L'I.R.G.

(Section française)

LE congrès de l'Internationale des résistants à la Guerre a tenu ses assises à Paris les 10 et 11 novembre 1957. Ce congrès revêtait une importance particulière du fait de la guerre d'Algérie et des tortures endurées par les civils dans ce pays.

La première journée du congrès débuta par l'exposé d'une jeune femme qui fut torturée par les paras, tortures similaires aux conflits employées par les SS. nazis. Elle nous décrivit dans un style sobre et émouvant les sévices endurés par elle pour le seul prétexte qu'elle avait pour amie une jeune musulmane ; vexations, brutalités sont monnaie courante en Algérie, on torture pour un oui ou un non ; quelques-uns, attachés avec de l'eau, courant électrique sur les endroits sensibles du corps, etc.

Les paras pas de coups et poing et de pied qui sont pour les personnes arrêtées des caresses auprès des tortures elles-mêmes. Ce même jour fut exposé le sort des objecteurs de conscience en France, un sort seuls pays ou pour un soi-disant « crime contre l'autorité » des hommes sont condamnés à passer leur vie en prison s'ils persistent à ne pas vouloir revêtir l'ordre glorieux uniforme. Pour éclairer la lanterne des lecteurs qui ne seraient pas au courant, qu'ils sachent que l'homme qui a refusé la conscription se voit condamné à une peine d'un ou deux ans de prison (droit commun), qu'à l'expiration de sa peine, il se voit représenter un fascicule militaire, s'il persiste dans son refus, c'est de nouveau la prison. Et cela ainsi de suite jusqu'au jour où la tuberculose ou autre maladie oblige l'armée à le déclarer réformé définitif ; il y a des hommes qui sont en prison depuis neuf ans déjà pour ce motif ; refuse de tuer !

On comprend mal que les anarchistes qui, par leurs conceptions sont antimilitaristes, soient si peu défendre les objecteurs de conscience. Il serait peut-être bon de faire un petit examen de conscience et de se demander si le fait de se déclarer anarchiste consiste uniquement à palabrer et si les camarades en prison pour refus ce revêtir l'uniforme de tueurs n'agissent pas en définitive en vrais anarchistes. Car il faut le dire, endurer la promiscuité de certains condamnés de droit commun et des gardiens demande un effort extraordinaire et une grande force de volonté.

La deuxième journée de ce congrès fut réservée aux questions intérieures. Il fut décidé que la section française qui se dénommait précédemment « Ligue d'action pacifiste » s'appellerait dorénavant « L'Internationale des résistants à la guerre, section française ».

Nos camarades anarchistes qui seraient désireux d'être documentés peuvent écrire à B. Salmon, 110, rue Lepic, Paris-18e.

PIOU.

Lettre à un charlatan de Paris

AINSI, selon Monsieur Duverger, rédacteur du *Monde*, le bureau Cartel des gauches, en 36, fut « *la victime d'une malheureuse conjoncture* », tandis que ceux de droite qui réussirent un peu plus tard, furent simplement « *les bénéficiaires d'un heureux concours de circonstances* », ce qui signifie qu'à quelque chose près « ils » se valent tous.

On s'en doutait.

Les grands gaspillages (il y en eut donc de petits) furent l'œuvre de tous.

On s'en doutait aussi.

Le pays dont les finances sont le mieux gérées d'Europe?

Ce doit être l'Allemagne qui est en mesure de nous prêter de l'argent après avoir perdu deux guerres et avoir subi le saccage de toute une région industrielle.

Mais ne réveillons pas les mânes de Laval, ce rol de charlatans, qui a pourtant « régné » dix-huit longs mois, cet ami des viellards qui attendront encore longtemps.

Et l'article conclut : « *Comme la droite ressemble à la gauche !* »

La République des camarades bat son plein, elle est en pleine « gloire », en plein « triomphe ». Désormais plus de *factions*. Droite, gauche, rouges, blancs, bleus, les caméléons ont signé la Sainte-Alliance sous le signe de la trilogie Charbon, Acier, Pétrole qui sont de nos jours les mamelles de la France.

Mais le veau d'or, votre dieu, qui règne sur l'Olympe des Nagasaki et des Hiroshima réclame sans cesse de nouvelles immolations. Etant d'un âge fort avancé, son estomac refuse la chair corlace, il lui faut des jeunesses de vingt ans. Immolez, immolez, messieurs les sacrificateurs ! N'avez-vous pas dit que, désormais, la France est le pays le plus jeune d'Europe, c'est-à-dire le plus riche en... matériel humain.

Brave peuple, rassure-toi. Les difficultés de l'heure présente ne seront que temporaires. Nos « élites » nous l'ont affirmé. Elles sont en train de nous préparer des lendemains qui chantent. « Demain on rasera gratis ». Les sanslogis de l'Abbé Pierre ? Allons donc, légende ! N'est-il pas évident que cette vie de « faciliés ne pouvait durer. Alors, quoi d'étonnant si aujourd'hui *il nous faut payer la note.*

Fi des pacifistes bêlants ! La guerre ? Mais d'abord, n'est-elle pas supprimée au même titre que le déficit budgétaire ? Pacification ! Impasse ! Ex vérité, je vous le dis, nous vivons des temps magnifiques : vingt-deux ans de « pacification » sur quarante-trois ! Et qui dit mieux ? Et quel est ce plaisantin qui a fait dire à la sagesse des nations : « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire ». Ne sommes-nous pas un peuple heureux et n'avons-nous pas la plus belle Histoire du monde ? N'est-ce pas nous, Français, qui avons pris le plus de canons et le plus de drapeaux à l'ennemi ! Quelle est la capitale qui peut s'enorgueillir d'avoir le pendant de notre Colonne Vendôme, cette magnifique ode à la conviction ! Fi des mesquineries terre à terre de la vie quotidienne ! La France plie sous le fardeau de ses gloires, c'est tout ; comme l'épi de blé se courbe sous le poids de son grain. Arrière les timorés, les détracteurs ! Quel est le présomptueux qui pourrait prédire la somme de lauriers, de gloire, que nous aurions pu ajouter à notre histoire si nos Déroulède, nos Carnot, organisateurs de victoires à la Pyrrhus, n'avaient pas été arrêtés en plein essor par des gens à courte vue ? Nos soldats ne sont-ils pas partis avec brio, comme l'a dit notre ministre de la « pacification ». Et, quoique partis à trois contre un petit, n'est-ce pas évident qu'un sang nouveau coule dans les veines de notre jeunesse préfabriquée !

Le tambour bat, le clairon sonne,
En avant ! Tant pis pour qui tombe,
La mort n'est rien, vive la tombe.

voilà les paroles altières, mâles, sublimes qu'il convient d'enseigner à notre jeunesse et de faire résonner sans cesse aux tympans des timorés. Certes, ce ne sont que des mots, du vent dirons d'aucuns. Mais, n'est-ce pas avec des mots que l'on exalte ou subjugue les hommes ? Qui saura jamais la part de « gloire » qui revient à notre célèbre « Madelon » nationale !

O magie des mots, langue d'Esope ton pouvoir est incommensurable et seuls les charlatans en connaissent toute la puissance !

par
G. DUCROC

LUTTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

(Suite de la page 1)

Nous devons notamment être présents dans les lutes ouvrières si nous ne voulons pas les voir dévoyées au service des partis politiques.

Déjà, la pression de ceux-ci a été suffisante pour empêcher la généralisation des grèves. Elle a ainsi contraint les ouvriers de Nantes et de Saint-Nazaire à suspendre le mouvement qu'ils avaient engagé pour défendre leurs conditions de vie, gravement menacées par les conséquences de la politique gaulliste insensée de la bourgeoisie française.

On aurait tort d'en déduire que les ouvriers nantais et nazairens sont vaincus.

Ils ne sont pas, certes, sans éprouver une certaine amertume de l'isolement dans lequel les ont laissés les travailleurs des autres régions industrielles, et, en particulier ceux de la Région parisienne.

Mais ils savent également que, comme eux, les ouvriers des autres régions subissent la pression des appareils syndicaux qui font l'impossible pour neutraliser, en les canalisant, les luttes décidées par les ouvriers eux-mêmes.

Nos camarades sont parfaitement conscients que les efforts déployés par les staliniens pour conserver aux luttes le caractère de grèves tournantes, sous le prétexte que « ce fait mal au patron », visent en réalité à empêcher toute coordination, même au niveau local ou départemental.

Le 13 novembre, s'est tenue à Nantes une intersyndicale du Bâtiment.

A cette réunion, le Syndicat F.O. du Bâtiment proposa de lancer un ordre de grève pour le 19 novembre, de façon à lier la lutte des ouvriers du Bâtiment à celle des fonctionnaires qui avaient, eux-mêmes, déjà lancé un ordre de grève pour ce jour-là.

Rousselot, secrétaire de l'U.D. C.G.T. (et, comme il se doit, militant du P.C.F.) s'opposa violemment à cette proposition en prétextant que « les gars du Bâtiment » auraient l'impression de faire grève pour les fonctionnaires !

Pour justifier son refus, Rousselot prétendit, en outre, qu'il fallait attendre pour tenter de généraliser l'action que Frachon, Bouladoux et Botheroau se soient mis d'accord.

Autant dire que nous risquons d'attendre longtemps !

Fort heureusement, les ouvriers, aux, n'attendent pas.

A Nantes, à Bordeaux, ils ont déjà constitué des Comités de liaison qui groupent les éléments sains actuellement dispersés dans diverses organisations.

Il ne s'agit pas de constituer une nouvelle centrale.

Les Comités de liaison ne se donnent pas pour objectif d'unifier, mais de fédérer les différents courants ouvriers qui continuent à considérer le recours à l'action directe comme le moyen le plus efficace pour faire triompher leurs revendications.

Partout où c'est possible, il est souhaitable que les anarchistes constituent et animent de tels comités.

Ce sont eux qui, demain, aidront à la constitution, dans chaque entreprise, des Comités ouvriers de grève, et qui auront la responsabilité de la conduite de la grève généralisée qui, envers et contre tout, aura quand même lieu.

N'en déplaise à tous ceux pour qui l'action ouvrière doit être subordonnée à la stratégie politique.

(1) « Renforcement du Pouvoir politique au détriment des Pouvoirs des Soviets. » (Cette citation est extraite du remarquable ouvrage de Voline : « La Révolution inconnue ».

ARMEZ-VOUS

(Suite de la page 1)

— Nom d'une pipe ! se dirent Richards and Richardy. La famille Bougnoul est une grande boutique, donc une clientèle pleine d'intérêt. Allons-nous nous laisser souffler sa pratique, par notre concurrent Richardoff, sous prétexte que Richard est en froid avec elle ?

Pas si bêtes ! Richards and Richardy, pour bien montrer qu'ils étaient amis de la famille Bougnoul, livrèrent à domicile des armes à l'un de ses membres, l'un de ceux, justement, avec qui Richard était en pétard.

Vous me suivez, Godelure ?

Des qu'il le sut, Richard entra en fureur contre Richards and Richardy. Mais que peut un artisan contre une société anonyme à filiales innombrables et à succursales multiples ?

Au fond, lui aussi mourait d'envie de vendre des armes à ses propres ennemis. C'est un métier si lucratif ! Et si une arme doit vous tuer demain, n'est-ce pas la montre des choses qu'elle vous fasse vivre aujourd'hui ? « Si je vends un revolver à mon assassin, se disait Richard, n'est-ce pas autant de gagné ? » Et cela l'enrageait que Richards and Richardy, dans le cadre du « dumping » de Richardoff, livrassent à la famille Bougnoul des armes qu'il lui avait représentées...

Richards and Richardy enregistrèrent l'enquiétude d'un air narquois, sous l'œil plein d'ironie de Richardoff, très amusé.

Et chacun de prendre ses armes... pour se donner une contenance...

Les armes que tous trois ne cessaient de fabriquer, d'entasser, de vendre. Les armes dont ils faisaient leur négoce, leur richesse, leur ordinaire.

Ainsi Richard, Richards and Richardy, Richardoff, se disputaient...

Mais, périodiquement, ils se retrouvaient dans un endroit connu où ils bavardaient à la perte de vue sur un sujet tout à fait académique : la possibilité de mettre fin à la concurrence, à cette industrie, à ce stockage...

Tandis qu'ils armaient jusqu'aux dents la famille Bougnoul (ce n'était pas son nom, mon cher Godelure, je le répète, mais un surnom péjoratif), et se livraient une âpre concurrence à qui l'armerait le plus, ils ne parlaient, quand ils se retrouvaient entre honnêtes gens, que d'une chose : désarmer.

Ils en parlaient pour se persuader que c'était une utopie. Caprice de dilettantes chez ces marchands aussi. Exercice intellectuel pour ne pas se rouiller l'esprit...

Et, naturellement, il s'armaient eux-mêmes à outrance, craignant les agressions de ceux qu'ils avaient armés.

Quant à la faillite de leur négoce, c'était bien la seule chose qu'ils n'appréhendaient pas, vu la fidélité et le nombre des consommateurs. Leur devise commune : ARMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES, les mettait à l'abri de toute crainte de ce côté-là.

Pierre-Valentin BERTHIER.

LA FIN D'UN MENSONGE

(Suite de la page 1)

Sans doute les quelques centaines de fusils et les quelques milliers de cartouches livrés à Bourguiba ne permettront pas à la Tunisie de défendre son indépendance contre une éventuelle « agression », ni même, s'ils étaient livrés aux nationalistes algériens de permettre à ceux-ci d'imposer une solution militaire.

Mais cet envoi symbolique déchire le voile de mensonge derrière lequel nos successifs gouvernements cachaient la réalité algérienne au peuple français. Il fait apparaître le tragique isolement de la France dans un monde hostile où elle ne peut plus guère espérer que les appuis d'Israël et de l'Afrique du Sud raciste.

Toutes les rodomontades des Lacoste et Lejeune sur l'essoufflement de la rébellion algérienne ne pourront plus, désormais, faire illusion.

Sans doute cet essoufflement est-il réel : épuisé par trois années d'une guerre atroce, il ne peut plus « rebondir » en Algérie.

C'est l'impasse. Face à l'abîme, la France n'a plus le choix qu'entre le suicide ou la reculade. Nous sommes ainsi arrivés à ce terme inévitable où ne pouvait que nous conduire la politique chauvine et tocardière d'un Guy Mollet et d'un Robert Lacoste.

Imperturbable devant la catastrophe menacante, ce sinisce qui n'a épargné aucune famille, le peuple algérien aspire à la paix.

Mais que dire de l'essoufflement de la France ! Exangue, ruinée, les caisses vides, acculée aux expédients qui prolongent l'agonie, au bord d'une faillite financière où va se disloquer son économie, la France ne peut espérer le salut que dans une aide massive en dollars — ou en marks ! — qui ne lui sera accordée que dans la mesure où elle se montre bouffon n'en continue pas moins à plastronner à Alger. Ni le suicide de Bloumendjel, ni le meurtre d'Audin, ni le sort de la petite algérienne Djamila Bouhired, condamnée à mort après avoir été abominablement torturée, n'empêchent Lacoste de dormir. Et lorsqu'il se réveille, c'est pour vouer à l'ire vengeresse des « patriotes » les « exibitionnistes du cœur et de l'intelligence. »

Cette intelligence et ce cœur sur lesquels Lacoste essuie chaque jour ses pieds englués de sang !

La fin sans gloire d'un drame sans grandeur s'approche. En Algérie, les Dien-Bien-Phu diplomatiques précèdent les Dien-Bien-Phu militaires. Grâce à la remarquable imbécillité de nos hommes politiques, nous aurons tout perdu — y compris l'honneur.

Soyons persuadés que les foudres de la Justice, dont Bonnefous menace les chemins tortueux fautifs n'atteindront pas les responsables de ce désastre !

A moins que le peuple de ce pays, à force d'être bafoué et trompé, ne finisse, à son tour, par se rebeller !

Maurice FAYOLLE

A NOS CAMARADES

PROVISOIREMENT
le local de la Fédération Anarchiste sera ouvert tous les SAMEDIS
de 14 h. 30 à 19 h.
3, rue Ternaux
PARIS XIe

Abonnement au « Monde Libertaire » : 12 numéros :
360 fr. pour la France et 400 fr. pour l'étranger
NOM (1) .....
Prénoms .....
Adresse .....
A expédier à : VINCEY, 170, rue du Temple - PARIS
(1) Le nom en majuscules. — C.C.P. PARIS 10.569.77

RECRUTEZ DES ABONNES. — FAITES CIRCULER NOTRE JOURNAL — VERSEZ A LA SOUSCRIPTION

la corbeille aux idées

AU HARAS HUMAIN, LE VATICAN VEUT QU'ON ÉLÈVE DES ANES

par Ch.-Aug. BONTEMPS

LE Congrès de la Ligue des Droits de l'Homme vient d'aborder le problème du « birth control ». Son ordre du jour demande l'abrogation de la loi de 1920 qui interdit non seulement la divulgation des procédés anticonceptionnels, mais la propagande même pour le contrôle des naissances dont tout l'Orient nouveau, aujourd'hui, se préoccupe.

Nous devons convenir que cette loi — assortie depuis la libération des lois M.R.P. en faveur du lapinisme intégral et sans discrimination — fut efficace. Elle le fut si bien que nos gouvernants et nos parlementaires ne savent plus comment se sortir des problèmes posés par la brusque augmentation de la natalité.

Si, après les hécatombes de la guerre 14-18, la loi de 1920 avait eu pour seul objet de remplir les vides, elle se fût assortie d'aménagements qui en eussent permis l'assouplissement au gré des conjonctures intérieures et extérieures. Mais on sait qu'elle fut votée dans un esprit réactionnaire où se conjuguaient des vues d'une économie conservatrice en quête de main-d'œuvre mal payée, asservie grâce à une pléthore de travailleurs, et les vues dogmatiques de l'Eglise, installée déjà aux postes clés des « œuvres » sociales, officielles et para-officielles.

Il était à prévoir que dans ces conditions rien ne serait fait pour organiser le devenir de la jeunesse et, surtout, pour donner à la masse des enfants du peuple une culture qui comporte en elle-même une force de libération dont ni l'Eglise ni la conservation sociale ne sauraient s'accommoder.

LA CONJONCTURE APRES LA LIBERATION

Fort heureusement, les évolutions n'ont jamais cédé, finalement, aux contraintes des pouvoirs tardigrades. L'illogisme inhérent au conservatisme démocratique ses contradictions internes le conduisent à des impasses qui le contraignent à se plier aux circonstances. Quand trop de sottise égoïste l'aveugle et qu'il recourse à l'abus des mesures coercitives, quand, à la limite, il est contraint à une coercition majeure qu'est la guerre, les révolutions qui s'enclavent viennent enfin alors qu'elles ne détruisent pas ses institutions mêmes.

Il s'est trouvé qu'à la libération, en France, le rapport des forces U.S.A.-U.R.S.S., les difficultés intérieures des Soviets contrées Staline et qu'il a résolues par les déportations en masse aux camps sibériens, ont empêché les communistes français d'exploiter une situation qui les eût sûrement portés au pouvoir.

En un sens, nous ne pouvons que nous en féliciter. Le sort des Polonais, des Tchèques et des Hongrois suffit à nous éclairer sur l'extrême danger de la révolution à tout prix. Il faut deux générations au moins pour que s'estompent les servitudes dogmatiques d'une révolution de parti. Les dictatures réactionnaires sont plus vulnérables là où un esprit révolutionnaire lucide demeure agissant.

COMMENT L'EGLISE A PRIS LE POUVOIR ?

C'est l'élimination du communisme, la peur qu'il inspirait aussi bien à d'authentiques démocrates qu'aux privilégiés, qui a permis à l'Eglise de s'implanter solidement aux postes de commande. Servie à la fois par l'hypocrisie bolchévique de « la main tendue », par les ambiguïtés de la démocratie chrétienne, par l'éclatement de l'unité syndicaliste qui permit l'essor de la C.F.T.C., par le combinat parlementaire de réélection automatique et par le partage résistantialiste des servitudes qui l'a tant à l'autre les complices du socialisme et du M.R.P., servie aussi par la symarchie de l'Europe vaticane qui ne minimise pas l'efficacité abétissantie du contrôle effectif. L'Etat n'a pas de crédits pour développer cet enseignement dans les cadres normaux de l'Education nationale. Il n'en manque pas pour faire vivre les établissements confessionnels qui se présentent comme des œuvres charitables.

Cet exemple vaut — selon les modalités qui leur sont propres — en ce qui concerne l'enseignement post-scolaire agricole et l'enseignement technique. Ici, c'est le Santé, distributeur attitré des subventions aux bonnes œuvres. C'est ainsi — pour ne prendre qu'un exemple — qu'elle contrôle la presque totalité des établissements d'enseignement de l'enfance déficiente, financés par le ministère sans contrepartie, celui de la Santé, distributeur attitré des subventions aux bonnes œuvres.

Ceci ainsi — pour ne prendre qu'un exemple — qu'elle contrôle la presque totalité des établissements d'enseignement de l'enfance déficiente, financés par le ministère sans contrepartie, celui de la Santé, distributeur attitré des subventions aux bonnes œuvres.

Les nécessités économiques exigent, en effet, que soient formés une main-d'œuvre et des cadres techniques qualifiés mais aussi peu cultivés que possible, en tout cas ne recevant qu'une culture orientée.

LE SABOTAGE ORGANISE DE L'ENSEIGNEMENT

C'est afin d'assurer à terme la prépondérance de cet enseignement « libre », afin de pouvoir écrire qu'il est, par le nombre de ses établissements, l'indispensable complément de l'enseignement officiel et justicable comme tel d'un financement d'Etat (sans contrôle d'Etat toutefois), que l'on a délibérément subventionné au maximum la repopulation, alimenté les bonnes œuvres de recrutement, détourné la jeunesse de la carrière enseignante en en terminant l'éclat, en la financant au plus mal, rogné sur le budget des constructions scolaires, laissé les agrégés de science passer dans l'industrie privée.

Ce machiavélisme n'avait pas prévu que l'affaire algérienne viderait les caisses et que le gouvernement se trouverait devant une impossibilité matérielle de satisfaire aux besoins absolus de l'enseignement.

Les U.S.A. viennent de s'avisser qu'à mépriser et mal rétribuer les enseignants, à tenir les intellectuels en suspicion, à soumettre la recherche pure et simple de la lésine, ils se sont laissé dépasser par la Russie soviétique. C'est en ce temps, celui du spoutnik, en ce temps où les ressources de notre pays seront de plus en plus limitées, comme celles de l'Allemagne et de l'Italie, à ses possibilités intérieures, c'est-à-dire aux initiatives de l'intelligence créatrice et de la satisfaire aux besoins, que la foule des enfants du bon Dieu M.R.P. se casse le nez aux portes des écoles techniques, des lycées sans professeurs et des amphithéâtres inaccessibles.

Voilà, certes, qui autorise à revenir sur les implications de cette loi de 1920, ce dont, pour ma part, je ne me suis d'ailleurs jamais privé car il est toujours des moyens de s'en prendre à une sottise.

LE LIVRE DU MOIS

par Maurice Joyeux

Panorama des idées contemporaines

Sous la direction de Gaëtan PICON

(Gallimard éditeur)

« Le Point du Jour », l'excellente collection que dirige René Bertelé pour le compte des éditions Gallimard, vient de publier d'un ouvrage qui paraîtra rapidement essentiel au lecteur soucieux des idées qui passionnent l'esprit contemporain. Entouré d'une équipe parmi laquelle on relève des noms comme ceux de Merleau-Ponty, Robert Kanters, Roland Caillois, Gaëtan Picon s'entreprit de nous instruire sur les philosophies multiples que la pensée moderne propose à notre génération. Dans ce tableau qui dessine un moment de l'esprit, il ne s'agit pas de dresser un bilan, mais simplement de définir à travers des chapitres de textes clairs un « panorama » des sciences de l'homme, de la nature, de l'esthétique, du monde qui mettent à la disposition du lecteur des connaissances éparses dans des ouvrages souvent d'un accès difficile.

L'ouvrage est divisé en chapitres qui groupent des extraits des différentes disciplines qu'il propose de nous enseigner. Bien sûr, les ouvrages de ce genre sont forcément incomplets, et limitées par la place les thèses exposées demandent à être par la suite approfondies, mais le mérite de celui-ci consiste à rassembler d'une manière pratique un ensemble de connaissances indispensables à l'esprit curieux de son temps.

Pourtant le militant anarchiste fermant les dernières pages de ce livre copieux éprouve une déception. Ni au premier chapitre, « Les idées philosophiques », ni au cinquième, « Problèmes et politions sociales », on ne trouve trace des idées anarchistes. Or on peut discuter de l'importance des idées, de leur rayonnement, ce qui est indiscutable c'est leur existence, leur originalité, la permanence de leur présence. Doit-on voir là de la malveillance de la part des auteurs de cet ouvrage ? Pour ma part je ne le pense pas. En vérité, et c'est beaucoup plus grave, depuis vingt-cinq ans nous n'avons rien écrit qui renouvelle une pensée qui nous est chère. Rien qui mérite de prendre place parmi les idées contemporaines. Rien qui valablement puisse figurer à côté des auteurs cités de Sartre, de Aron, de Merleau-Ponty, de Camus, d'Alain et de quelques autres qui ont marqué la jeunesse d'après guerre.

Je voudrais que, lorsqu'ils lirent ce livre, les jeunes intellectuels appartenant à notre mouvement libertaire — et nous n'en manquons pas sur lesquels nous plaçons beaucoup d'espoir — aient toujours présent à l'esprit ce vide qui leur appartiendra de combler.

CROIRE A NOËL...

Cécil Saint-Laurent

(Grasset éditeur)

J'aurais pu choisir pour cette note un autre titre parmi les ouvrages multiples de M. Jacques Laurent (Cecil Saint-Laurent pour le cochon de payant) qui encombrent les placards poussiéreux du libraire. Le destin de ce feuilletoniste est singulier. Un premier livre, « Caroline chérie », lui assura la notoriété parmi les demoiselles qui peinent dans les arrière-boutiques de la rue de la Paix. Une seconde, une troisième mouture de ce bouquin élargirent cette audience qui s'étendit alors jusque chez ces intellectuelles de sous-préfecture que Balzac a si bien décrites. La fortune vint justement couronner des efforts qui rénovaient un genre que Ponson du Terrail a jadis illustré. Mais M. Jacques Laurent a une belle âme ! Cette fortune, il allait la consacrer à la création d'une œuvre vraiment littéraire qu'il se considérait modestement en état de bâtir. Il en informa le monde des lettres. Hélas ! cette montagne de Carolines a accouché de quelques souris que personne n'a lues, dont personne ne se rappelle plus les titres et que Gallimard ou un autre ont dû éditer en leur temps. Le crème décourage serait mal connaître le bougre ! Le navet ne trouvant pas preneur sur le marché du livre, il est tout bonnement retourné à la salade de ses débuts et c'est ce qui explique mon embarras à choisir un titre à cet article destiné à présenter un échantillon des produits que cet épicier nous propose. Mais, dira le lecteur, M. Cecil Saint-Laurent ne nous intéresse pas ! Bien sûr ! Moi non plus, si ce n'est pour rire un bon coup de ce personnage représentatif de ce bouillon de culture qui grouille sur le monde littéraire.

POUR DJAMILA BOUHIRED...

Georges ARNAUD et Jacques VERGES

(Editions de Minuit)

Les Editions de Minuit publiant une mince plaquette dans laquelle Georges Arnaud nous décrit ce que fut le semblant de procès qui se termina par la condamnation à mort de Djamila Bouhired, accusée d'avoir jeté une bombe dans un Milk Bar à Alger. La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la plaidoirie de M. Jacques Verges, plaidoirie que l'arbitraire du tribunal empêcha l'avocat de prononcer.

Si les méthodes employées à Alger nous indignent, elles ne nous étonnent pas, les tribunaux militaires s'étant de tous temps distingués dans l'ignoble.

le monde libertaire

Des Lettres et des Arts

Commémoration d'Auguste Comte

A l'occasion du centenaire de la mort d'Auguste Comte, nous avons demandé à notre ami Félicien Challaye de nous retracer quelques-uns des thèmes chers au philosophe. Il va de soi que les théories d'Auguste Comte ne sont pas forcément les nôtres. Il nous paraît toutefois utile de les rappeler ici.

M. J.

par Félicien CHALLAYE

Le plus grand philosophe français du XIXe siècle, Auguste Comte, est mort le 5 septembre 1857. Quelques groupements, notamment, avec quelque retard, la Société des Gens de Lettres, ont commémoré ce centième anniversaire.

Pour quelles raisons ?

D'abord parce que Comte a, toute sa vie, donné un magnifique exemple d'indépendance intellectuelle dans la recherche de la vérité. Il s'est toujours refusé à subir la moindre influence des autorités politiques et gouvernementales, ainsi que des puissances ecclésiastiques et académiques.

Ensuite parce que sa doctrine apporte aux hommes des vérités neuves, durables et bienfaisantes.

En premier lieu, la loi des trois états, présentant une vue d'ensemble précieuse sur les efforts antérieurs de l'esprit humain.

Selon cette loi, chaque branche de nos connaissances, chaque conception de notre intelligence ont, successivement, passé par trois états : l'état théologique ou fictif ; l'état métaphysique ou abstrait ; l'état scientifique ou positif.

Dans l'état théologique, l'homme explique les phénomènes par des volontés analogues à la sienne, mais plus puissantes, par des esprits (Fétichisme) ; puis par des Dieux (Polythéisme) ; enfin par un Dieu (Monothéisme). Les esprits et les Dieux ayant été imaginés par l'homme, cet état peut être qualifié de fictif.

Dans l'état métaphysique, l'homme substitue à Dieu la Nature ; aux volontés divines les forces de la Nature. Explication purement abstraite et verbale. Simple état de transition.

Dans l'état positif, l'homme, renonçant à découvrir l'absolu, explique les phénomènes par d'autres phénomènes (par exemple, la dilatation du métal par la chaleur) ; il formule des lois, exprimant les relations entre les phénomènes. Ce qui satisfait la curiosité de l'homme et ce qui lui permet la prévision et l'action.

Autre découverte : une classification des sciences, permettant d'établir un ordre logique entre toutes nos connaissances.

Les sciences secondaires sont attachées à quelques sciences fondamentales, classées dans un ordre de généralité décroissante et de complication croissante : mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie.

C'est dans cet ordre que chacune des sciences est arrivée à l'état positif ; la sociologie n'a pas encore atteint ce degré de perfection.

Comte apporte une méthode permettant de rendre positive la sociologie. C'est un troisième bienfait.

Il ne faut pas expliquer la société par l'individu. Séparé de son cadre, l'individu n'est qu'une abstraction. Son corps est le produit de l'union de ses parents, donc de la famille. Son esprit est façonné par la famille, par les groupes de plus en plus vastes, finalement par l'Humanité. Il ne faut pas expliquer l'Humanité par l'homme, mais l'homme par l'Humanité.

Ces idées ont d'importantes conséquences, morales, politiques et religieuses.

C'est un fait qu'il existe en l'homme, dès l'enfance, à côté des instincts égoïstes, des inclinations orientées vers les autres, de l'altruisme. La morale spontanée, celle que l'on constate dans les milieux les plus simples, proclame la supériorité de l'altruisme sur l'égoïsme.

La sociologie justifie cette donnée, en établissant que l'homme a reçu tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, de la famille et de l'Humanité. Vivant de la famille et de l'Humanité, l'homme doit vivre pour la famille et pour l'Humanité.

D'où la grande formule positiviste : vivre pour aimer.

De là, aussi, une importante conséquence religieuse :

La religion s'est toujours adressée à ce que l'homme, considérait comme la réalité la plus haute. Aujourd'hui, nous nous rendons compte que l'être le plus bienfaisant et le plus noble que nous puissions connaître, le Grand Etre, c'est l'Humanité. D'où la Religion de l'Humanité.

Cette Religion apporte aux meilleurs d'entre nous l'espoir d'une récompense : si celui qui a vécu égoïstement pour lui-même est pris tout entier par la mort, celui qui a vécu pour autrui subsiste dans les cœurs de ceux qui l'ont aimé.

Quant aux vrais grands hommes ils survivront toujours dans la mémoire des générations futures. On doit organiser et maintenir cette commémoration des bienfaiteurs de l'Humanité.

Comte aurait approuvé les cérémonies où l'on exalte son souvenir comme celui d'un de ces bienfaiteurs.

Il a condensé sa doctrine en une formule qu'il proclame sacrée : « L'amour pour principe, l'ordre pour base, le progrès pour but ».

Le progrès qu'il recommande, c'est la marche vers la paix, vers la suppression des armées permanentes, vers la libération des peuples soumis, vers la destruction de la misère, vers l'extension d'une culture ouvrant les voies de la science et de l'art à tous les enfants des hommes, vers une pieuse reconnaissance à l'égard des Bienfaiteurs de l'Humanité.

AUTOGRAPHES

par Francis B. CONEM

Souvent, Jean Nohain m'a franchement ennuyé. « Jean Nohain » appartient de droit à notre ami Stas, qui assure trop bien la rubrique radio pour me permettre de parler longuement d'une émission de Jahoune. Je ne vais donc que signaler une courte mais excellente émission (1), dans laquelle Nohain égrène, pendant un quart d'heure, des souvenirs. Miracle, cette émission nous semble trop courte. Qui aurait soupçonné Nohain de nous valoir pareille surprise ? Souvenirs sur son père, le bon poète Franc-Nohain, et souvenirs sur les amis de son père. Débarrassé des rires de fond dont sourit la première émission (pour l'occasion, André Leclerc avait dû prendre des cours de Spadé !), le second rendez-vous fut des plus aimables. Et teinté de mélancolie. En effet, Jahoune a feuilleté pour nous un album d'autographes, et nous a lu plusieurs de ces vers à la fois adorables et... naïfs, marqués au sceau de la galanterie, comme il convient. Hélas ! mon cher Jean Nohain (on le voit, je me réconcilie publiquement !), hélas ! oui, et album a disparu de la vie grouillante de 1957. Nous sommes quelques-uns à le regretter secrètement : c'était délicieux, c'était exquis et, lâchons le mot, c'était merveilleux. Peut-être ces albums étaient-ils ridicules ; reflet d'un temps passé, reflet du temps perdu, mais il est bien agréable d'aller parfois à la recherche de ce temps-là. Il y a beaucoup pour lui, même pour la rêverie, même à notre époque du toujours plus vite. Que ces albums ravis de notre vie par la vie elle-même gardent cependant de douceur et de charme, n'est-ce pas, Ancre Thérive ?

L'album d'autographes a disparu. Et l'autographe, que devient-il ? Tel de mes amis s'en voudrait de laisser passer, ou encore de laisser filer, la moindre note paraphée par Philarète Chasles, Les autographes, les lettres de Sainte-Beuve sont toujours recherchés. Je pourrai citer d'autres noms, et plus près de nous : Max Jacob, Jehan Rictus... Mais tous les auteurs n'ont pas ce bonheur-là, et une lettre de Cuvillier-Fleury, sauf si l'on y trouve un jugement sur Sainte-Beuve ou quelque fait de cet ordre, ne trouvera pas acquéreur. Immortels, voyez quelle assurance vous donne votre immortalité ! Il y a encore des catalogues d'autographes (Loliée, Charavay) ou livres et autographes (Coulet et Faure). Depuis plusieurs mois, M. Victor Degrange, à qui l'autographe doit tant, ne publie plus de bulletin. Les gens ne s'intéressent plus aux autographes, disait-il dans une lettre. Mais, si subsubsésé, n'en conserve pas moins toute sa douceur. La vérité est souvent cruelle, mais elle est la vérité. En décembre, la collection de M. Degrange sera vendue... Parmi les catalogues dignes d'être signalés pour le vif intérêt qu'ils présentent, j'aurais dû indiquer, dans mon papier paru dans le numéro de novembre, ceux de Victor Degrange. Ce nom, pas un érudit, pas un chercheur d'aujourd'hui ne l'ignore, et les fouineurs de demain le sauleront comme nous saluons de nos jours le Vicomte Spoelberch de Lovenjoul ou les frères Etienne et Noël Charavay, de Lyon.

Voici ce que j'ai pensé en écoutant la seconde émission des souvenirs de Jean Nohain : j'ai écrit qu'elle était teintée de mélancolie ; j'aurais pu dire empreinte de tristesse, et dire vrai encore, malheureusement...

(1) « 36 souvenirs en prose, en vers et en chansons ».

« GÉNÉRAL DUCONNOT »

Voici les paroles d'une chanson de notre jeune camarade Henri GOUGAUD, qu'il a d'ailleurs lui-même interprété avec succès au Grand Gala annuel du Monde libertaire.

Maintenant que je suis cloué dans une bière
Tué au champ d'honneur sans trop savoir pourquoi
Général Duconnot, fossoyeur de carrière
J'ai pensé cette nuit te souhaiter le bonsoir.

Simple soldat boueux spectre de bonne souche
Je veux venir ce soir dans la chambre où tu dors
Me balader tout nu squelettique et farouche
Trimballant à mes pieds la ferraille des morts

Je veux te regarder de mon œil sans lumière
Et te faire mouiller ton pyjama brodé
Et te faire jurer de partir à la guerre
Enfoncé jusqu'au cou dans la boue des fossés

Je te ferai crever comme une sombre bête
Tu ne sauras pourquoi, tu ne sauras comment
Comme sont morts mes frères en pensant à la fête
Qu'ils te feraient danser s'ils voyaient le printemps

Général Duconnot je te dirai tout ça
Sans risquer mon éternité dans tes prisons
Enfin je brandirai mon absence de bras
Sur ta figure avant de revoir ma maison.

Henri GOUGAUD.

RADIO

La R.T.F. annonce d'importantes réformes de structures pour 1958. Pour l'heure, une seule est visible : le nouveau chapeau de la Tour Eiffel. Nous jugerons l'an prochain si le fait de dédoubler les émetteurs en les numérotant France I, II et III apporte du neuf.

Cabaret-Inter (Inter, vendredi, 20 h.), est mon l'émission que nous avions souhaitée Léo Campion et Roger Monclin y font preuve du plus bel éclectisme. Annette Poivre, qui présente le programme avec l'ami Léo, est naïve à souhait, entraînant impeccablement les interlocuteurs disparties de son complice. Charles Bernard apporte avec brio ses trouvailles anticonformistes. Campion a, outre la présentation, la rubrique du poème facétieux pour notre plus grande joie et souvent notre surprise. Quant à la sélection des artistes qui se succèdent durant cette émission, semi-heure, on y reconnaît le goût sui de notre ami Monclin.

La traditionnelle émission de Francis Claude nous est revenue sous le titre de « M. Flûte s'en mêle » (Parisien, dimanche, 13 heures 30). M. Flûte (Maurice Biraud), s'est mis en tête de redresser les torts et de faire tourner rond ce qui zigzague. Tâche titanesque pour ce pauvre Flûte qui ne dispose que de sa force d'homme et d'une conscience malheureusement tributaire du système qui paralyse « l'Homme » Francis Claude, pétillant d'esprit, Michèle Arnaud, réaliste, et André Beucler dont l'expérience est grande, conseillent et raillent tour à tour le bon M. Flûte qui finira sans doute par retrouver ses vertiges. Bonne émission qui soulève plaisamment les cas de conscience de chaque jour.

A LA MUTUALITÉ

LES MILITANTS FÊTENT LEUR JOURNAL

Comme chaque année, la grande salle du Palais de la Mutualité est pleine. Les militants s'affairent, des jeunes femmes crient le programme, accueillent le spectateur — un groupe se forme devant la table où l'on vend les livres de nos collaborateurs présents à notre fête et en particulier celui de notre camarade Berthier, « L'Enfant des ombres » qui vient de paraître en librairie. Dans le hall où l'on remarque nos amis Joyeux, Laisant, A. Lapeyre, Louvet, Rasslmier, Simon, Vincey... les discussions animées s'engagent — les organisations amies (et même parfois d'autres ! mais c'est là la servitude d'une liberté que nous appliquons et que parfois on nous refuse) diffusent leurs journaux, vendent leur librairie. Les jeunes d'Alfortville canalisent la foule, ceux du groupe Louise Michel se répandent dans la salle, vendent le journal, placent les spectateurs, assurent le travail des coulisses...

A l'heure exacte, annoncée, Suzy donne le signal — le rideau se lève.

Spectacle copieux, fort éclectique et bien équilibré où le chant et la danse alternent avec les acrobaties et auxquels les ensembles donnent de l'ampleur — Yves Deniaud apporte la note gaie, Charles Bernard la satire, Léo Noël transporte sur notre plateau la poésie de l'opéra de quat'sous, les frères Bizzarro, acrobates-équilibristes du cirque Médrano nous font trembler les spectateurs ; le folklore espagnol est dansé par Rafaël de Granada et son trio d'art. Puis sur un poème de Jacques Prévert, Manuel Parrès, des ballets de l'Opéra, présente une chorégraphie dont il est l'auteur. Colette Desbrosses, R. Blanc, M. Barnay de l'Opéra sont, avec l'auteur, très vivement applaudis ; puis c'est le guitariste Luis Querait-Esquera, la belle chanteuse du Casino de Paris, Lola Packard, Jacques Florian avec les chansons de Gaston Couté, le poète libertaire du début du siècle, les Yarès qui apportent la note exotique. Enfin Raymond Asso et Claude Valéry que chacun est heureux de revoir après une longue absence, présentent leurs dernières chansons. Catherine Sauvage clôt ce spectacle inoubliable et qu'on ne retrouve nulle part.

La jolie et pétillante Françoise Monnier présente, anime le programme comme il se doit. Un mot encore au sujet de notre jeune camarade Henri Gougaud « monté » de Toulouse pour interpréter devant nous des chansons qu'il fait et qu'il dit lui-même avec un talent qui s'affirmera.

A l'entracte, Maurice Laisant, secrétaire général de notre Fédération anarchiste, retrace sobrement les perspectives qui s'ouvrent à notre journal « Le Monde libertaire », véritable vedette de cette fête si parfaitement réussie...

Et la nuit qui tombe tôt à cette époque de l'année saisit les derniers spectateurs qui s'écoulent en commentant les efforts qu'il faut faire pour que le journal vive et se développe.

(Le pompier de service)

Notre ami MANUEL PARRES, de l'Opéra, auteur de la chorégraphie de « BARBARA » de Prévert, qu'il a créé spécialement pour notre Gala

MUSIQUE

PAS DE SOURIS DANS LE BIZNESS

J'ai entendu bien que ma théorie « anarchiste » sur le mariage de Pablo Casals soulèverait l'ire de quelques vieilles barbes et autres vieux ratés ; elles ont cent fois raison. Quand on se fait le Grand Prêtre de cette religion qu'est la Musique (avec un grand M), on doit se tenir au-dessus des basses contingences terrestres et être non moins les instincts réservés aux minus habens qui rampent dans la boue.

Un bon serviteur de son Art se doit tout à lui et ne considérer la femme qu'à l'échelon de la souillon qui essuie le piano.

On ne connaît pas, dans l'histoire de la Musique, de grands compositeurs se laissant gouverner par cet être inférieur qu'est la femme.

Bien sûr, Wagner, abandonné par sa femme Mina Planer, l'égrit de la femme de son hôte, Mathilde Wesendonck, puis rencontre en Suisse la fille de Liszt, Cosima de Bulow, qu'il épousa.

Bien sûr, il y eut Constance Weber, qui mit son mari Mozart sur la paille, Harriett Smithson, vieille, hystérique, actrice et anglaise (1), qui mena une vie infernale à Berlioz, relayée par Maria Recio, la danseuse espagnole ; George Sand (Aurore) derrière elle (ou lui ?) un Chopin désespéré de n'avoir pu épouser sa cousine Marie Wodzinska ; Maria-Barbara Bach, donnant à enfants à son cousin Jean-Sébastien et la chanteuse Anne Magdalena Wulken lui en donnant 14 autres !

Bien sûr, Franz Liszt partagea sa vie entre la comtesse d'Agoult et la princesse Sayn-Wittgenstein ; Debussy qui divorce d'avec Rosalie Texier pour épouser la fortune de Mme Sigismond Barday ; et les exemples malheureux de Beethoven : Eléonore de Breuning Giulietta Guicciardi, Thérèse de Brunswick, Thérèse Malfatti, puis l'amie de Gœthe : Bettina Brentano...

Arrêtons là cette liste d'exceptions qui confirment la règle que les femmes n'ont jamais tenu la plus petite place dans la vie des grands musiciens.

J'ai pourtant bourgement envie, pour conclure, de citer cette dansseuse qui, à force de « danser sur pieds » à Rasel, nous infligea cette crispante audition du même motif repris instrument par instrument, du premier violon jusqu'aux tymbales ! La vengeance était belle et je ne sais si la danseuse put aller jusqu'au bout, mais pour nous... le supplice continua !

Donc gloire aux musiciens célibataires et eunuques, haro sur tous les autres et que vive la Musique chaste, républicaine et bien pensante.

Amen.

MIDAS.

(1) C'est beaucoup trop pour une seule femme.

Notre distingué confrère « Elle » nous apprend que la « Chanson pour l'Auvergnat » de notre ami Brassens est déjà inscrite parmi les chansons classiques au programme du certificat d'études.

Belle revanche pour lui, ami Georges, mais ton immense talent n'avait nul besoin de cette consécration « officielle » et j'imagine facilement le petit sourire ironique qui doit traîner derrière ta grosse moustache parce que moi, sincèrement, je trouve ça marrant !

UN ROI A NEW-YORK

par J. FAC

Charles Chaplin, au cours de la conférence de presse qui précéda la première de son film, nous dit qu'il ne veut pas faire de message mais faire rire les gens, pourtant, au-delà du rire, qui ponctue des gags parachevés, il y a l'amertume et la causticité du pamphlet. Chaplin n'en prend au « meilleur des mondes » Les U.S.A. sont à la pointe du progrès technique : mais cette pointe a désagréablement irrité le bas du dos de Charlot... Immigrant. Ce n'est pas l'Amérique qui est visée, c'est le maccarthysme. L'ennui, en l'occurrence, c'est qu'il se passe ailleurs des « choses » beaucoup plus terribles...

Comme le Nekrassov de Sartre, Un Roi à New-York illustre une tendance contemporaine : mêler le rire le plus bouffon à la thèse la plus directe. Chaplin pousse le gag classique (la tarte à la crème) au paroxysme. En même temps, reprenant le contraste dramatique de son film Le Kid, il peint la souffrance la plus pénible peut-être qui soit, car elle montre un avenir déjà sapé par le doute : celle de l'enfance.

Chaplin est très moderne par la nécessité qu'il sent de la controverse : sans cette opposition de la loi et de la liberté, de la nécessité et du rire, le film serait ennuyeux. Mais il y a une dialectique plus profonde : celle de M. Chaplin qui parle plus ou moins engagé, qui plaide pour l'esprit humain contre l'oppression, et Charlot, qui détecte l'instinct sous le masque social (l'ambassadeur et son roi se bousculent pour regarder par le trou de la serrure une jeune femme au bain. Le Roi Shadow (de : shadow, ombre) veut faire ralentir des « choses » beaucoup plus terribles...

Comme le Nekrassov de Sartre, Un Roi à New-York illustre une tendance contemporaine : mêler le rire le plus bouffon à la thèse la plus directe. Chaplin pousse le gag classique (la tarte à la crème) au paroxysme. En même temps, reprenant le contraste dramatique de son film Le Kid, il peint la souffrance la plus pénible peut-être qui soit, car elle montre un avenir déjà sapé par le doute : celle de l'enfance.

Chaplin est très moderne par la nécessité qu'il sent de la controverse : sans cette opposition de la loi et de la liberté, de la nécessité et du rire, le film serait ennuyeux. Mais il y a une dialectique plus profonde : celle de M. Chaplin, qui plaide plus ou moins engagé, qui plaide pour l'esprit humain contre l'oppression, et Charlot, qui détecte l'instinct sous le masque social (l'ambassadeur et son roi se bousculent pour regarder par le trou de la serrure une jeune femme au bain. Le Roi Shadow (de : shadow, ombre) veut faire ralentir le visage par un chirurgien esthétique ; mais au cabaret, riant d'un gag, il sent avec angoisse les coutures craquées : le rire libère le vieux Faust engoncé dans sa « chrysalide ».

Un Roi à New-York contient tout un échantillonnage de gags qui compensent la gravité de certaines tirades. Le roi en exil fait l'éloge de la liberté juste avant de « donner » ses empreintes digitales au service d'immigration (cf. Charlot émigrant). Mais l'impression dominante qu'il tire de son contact avec New-York est auditive... Pour fuir les bruits de la rue, le roi Shadow se réfugie dans un cinéma : hélas ! un « rock and roll » meuble l'entracte... La projection sur grand écran est complétée par la stéréophonie... Au restaurant, l'orchestre couvre sa commande ; il doit mimer (l'esturgeon-caviar et la tortue-soupe) pour se faire comprendre.

Le cinéma américain est fustigé au passage, grâce aux films-annonces : une dame parle d'une voix virile (enfin un film à problèmes : « Man or Woman » ?). Un duel au pistolet (western), tel un match de tennis, oblige le spectateur à osciller la tête de gauche à droite, et vice versa, pour suivre la partie : le « panoramique » déborde le regard humain.

CINEMA

par Marcel CABALLERO

UN ROI DÉCHU

Un monarque détrôné se réfugie aux U.S.A et est aux prises avec l'A « American way of life ». Mais ce n'est pas sur la déchéance de S.M. le roi SHADOW que le spectateur s'attriste, c'est sur celle de l'un des maîtres, demeuré longtemps incontesté, du 7e art : Charles CHAPLIN.

Bien que ses dons de mime restent entiers et aussi prenante sa présence, comme nous eussions aimé qu'il ne franchît pas « les feux de la rampe ». Il nous eût épargné le souvenir affligeant d'un vieil homme hargneux et partisan. Hargneux, en effet, celui qui s'acharne sur les faiblesses d'un peuple victime d'une poussée de croissance qui eut anéanti les vieilles Nations étouffées déjà par leurs traditions et le culte de ces neiges d'antan que sont les histoires de leur « New-York » ferme les yeux sur les mille curiosités du nouveau tempérament américain, s'il les propose rapidement sur des clichés aussi usés que ceux de la publicité, de l'éducation militaire ou de l'infantilisme U.S. et s'il les braque, grands ouverts, sur l'hystérie MacCarthyste du début des années 50, c'est pour mieux allumer dans ceux des spectateurs la hargne des uns — les détracteurs de la civilisation U.S. — et la mauvaise conscience des autres — ses débiteurs. En cela, le succès d' « Un roi à New-York » était assuré. Sauf pour nous, qui n'étant pas des uns et n'ayant aucune mauvaise conscience à être des autres — si tant est que nous en soyons — n'avons emporté dans nos yeux que l'encadrement noir de l'écran.

Il semblait porter le deuil de celui qui, aux « Lumières de la Ville » devenues trop crues, prêtera l'écran embué des « Feux de la rampe » pour la venue d'un monarque déchu, brandissant le projecteur tête des salles d'interrogatoire.

Chaplin n'était pas sans ignorer cela et si son « Roi à